

*LE MESSAGE HERMÉTIQUE RETROUVÉ*  
EXPLIQUÉ PAR  
EUGÈNE PHILALÈTHE  
EN SES *ŒUVRES COMPLÈTES*

Ch. d'Hooghvorst

INTRODUCTION

Nul ne sera surpris, pensons-nous, de ce qu'un auteur du XVII<sup>e</sup> siècle vienne ici commenter un texte écrit au XX<sup>e</sup> siècle, puisqu'il s'agit en vérité de la science hermétique qui n'a jamais varié. Ô *scientia perennis* ! Elle a été expérimentée par les authentiques Témoins de l'Art de Dieu.

[...] Ils étaient Fils de Prophètes, tout comme Fils de l'Art, c'est-à-dire des Hommes témoins des mêmes mystères que ceux que les Prophètes avaient connus<sup>1</sup>.

On pourrait aussi bien dire que c'est l'œuvre de Louis Cattiaux qui commente celle d'Eugène Philalèthe.

Chacun cependant exprime la science hermétique à sa façon ; elle est plus succincte chez Cattiaux, plus étendue et explicative chez Philalèthe.

Parfois, il nous a paru opportun d'y ajouter quelques autres témoignages authentiques.

Il n'y a meilleure instruction que la confrontation des enseignements des Sages : ce que l'un tait, l'autre le dit.

La gloire de Dieu est de cacher la Parole, et la gloire des rois est de la scruter (de la savourer). (*Proverbes* xxv, 2)

1. Thomas Vaughan, dit Eugène Philalèthe, *Œuvres Complètes*, La Table d'émeraude, Paris, 1999, p. 159. Dans le présent article, toutes les citations tirées de cet ouvrage seront désormais signées « Philalèthe ».

I.

Ce qui passe pour fou, ce qui ressemble à un rêve, ce qui paraît incroyable : voilà ce que le sage étudie avec amour.

La vie dans l'ombre de la mort.

La pierre cubique et la pierre triangulaire cachées dans la sphère du chaos.

(MR<sup>2</sup>, I, 64 et 64')

L'origine de la lumière sainte est un secret que Dieu révèle aux élus de son cœur.  
(MR, VII, 55')

Sais-tu de qui et comment a procédé ce sperme, ou semence, que l'on a appelé, faute d'un meilleur nom, la Première Matière ? Un certain illuminé, qui fut en son temps membre de cette Société raillée par des corniauds, a écrit ceci : « Dieu incomparablement bon et grand créa quelque chose de rien ; mais ce quelque chose fut fait une chose, dans laquelle toutes choses étaient contenues, aussi bien les créatures célestes que les créatures terrestres ». Ce premier quelque chose fut une certaine sorte de nuage, ou d'obscurité, qui fut condensé en eau, et cette eau est cette chose une dans laquelle toutes choses étaient contenues. Mais ma question est celle-ci : quel était ce rien duquel le premier chaos nuageux ou premier quelque chose fut fait ? Peux-tu me le dire ? Tu penses peut-être qu'il s'agit d'un simple rien. C'est en effet *nilhil quo ad nos*, rien que nous ne connaissions parfaitement. C'est un rien comme le dit Denys : « Ce n'est rien de ce qui fut créé, ou de ces choses qui sont, et rien de ce que tu appelles rien, c'est-à-dire de ces choses qui ne sont pas, dans ton sens destructif et vide ». Cependant, avec ta permission, c'est la Vraie Chose, de Quoi nous ne pouvons rien affirmer. C'est cette Essence Transcendante dont la Théologie est négative et qui était connue de l'Église primitive, mais qui est perdue de nos jours.

(Philalèthe, p. 246)

Denys l'Aréopagite les appelle *ténèbres divines (caligo divina)*, car elles sont invisibles et incompréhensibles. Le Juif les nomme *Ayin* [...].  
(Philalèthe, p. 316)

2. Nous signerons « MR » toutes les citations tirées de « Le Message Retrouvé », dans L. Cattiaux, *Art et hermétisme*, Beya, Grez-Doiceau (Belgique), 2005.

L'Inconnaissable qui est à l'origine du Tout, ne se peut aucunement définir. La tradition juive l'appelle l'*Ein Soph* : *Sans limite*, admirable définition négative qui convient parfaitement à ce dont il s'agit. L'homme ne peut connaître de l'*Ein Soph* que les émanations ou qualités extérieures [...]. (FP<sup>3</sup>, t. I, p. 245)

[...] Nous pouvons peut-être en dire [de Dieu] quelque chose négativement, comme l'a fait Denys l'Aréopagite (*Traité de Théologie mystique*, ch. II). C'est-à-dire que nous pouvons affirmer ce qu'Il n'est pas, mais nous ne pouvons affirmer ce qu'Il est. (Philalèthe, p. 470)

En termes simples, c'est la Dêité non voilée, sans aucune vêtue. La substance moyenne ou chaîne entre les deux est ce que nous appelons communément la Nature. C'est l'échelle du Grand Chaldéen qui s'étend des ténèbres sous-naturelles jusqu'au feu surnaturel. Ces natures moyennes provinrent d'une certaine eau, qui était le sperme ou Matière Première du grand monde. (Philalèthe, p. 316)

Là où nous trouvons qu'« *Au commencement, Élohim créa...* » (Genèse I, 1), les sages y ont lu : « *En Sagesse, il créa* ». Et cette sagesse, d'où vient-elle ? Elle vient de rien, disent-ils. On a donc enseigné que Tout fut créé de Rien... car « *la terre était vide et confuse, et les ténèbres étaient sur la face de l'abîme* » (Genèse I, 2), et lorsque « *Élohim dit : Que soit lumière, lumière fut* » (Genèse I, 3). C'est là l'origine de la Chimie des Philosophes. Le Sage Moïse n'est-il pas sorti d'Égypte ? (FP, t. II, p. 18)

Le Grand Art est une sainte aventure connue en Égypte, tombeau d'Osiris. Ce qu'on y trouve tout cru doit se cuire en longue patience. D'où prend-t-on ce mercure allumant la mèche du savoir ? D'une noire nuée qui erre perdue. (FP, t. II, p. 18)

Il vous faut savoir que la Nature a deux extrêmes, et qu'entre les deux, il y a une substance moyenne que nous avons ailleurs appelée la nature moyenne. Nous en avons un exemple suffisant dans la création. Le premier extrême fut ce nuage, ou obscurité, dont nous avons précédemment parlé. Certains l'appellent la matière lointaine et le chaos invisible, mais c'est de façon très impropre, car il n'étaient pas invisible. C'est en toute apparence l'Aïn Soph juif, et c'est la même chose que cette Nuit Orphique : « *Ô Nuit, noire nourrice*

3. Nous signerons « FP » toutes les citations tirées de E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, La Table d'émeraude, Paris, 1996 (t. I) et 1998 (t. II).

*des étoiles d'or ».*

C'est de cette obscurité que sont sorties toutes les choses qui sont au monde, comme procédant de leur fontaine ou matrice<sup>4</sup>. De là cette expression de tous les poètes et philosophes fameux : « *Toutes choses furent produites de la nuit* ». La substance moyenne, c'est l'Eau dans laquelle cette nuit ou obscurité fut condensée, et les créatures formées de l'eau constituèrent l'autre extrême. Mais les magiciens, lorsqu'ils parlent strictement, ne tiennent pas compte de cet autre extrême, parce que la Nature ne s'en tient pas là. C'est pourquoi leur philosophie dit ceci : « *L'homme en son état naturel se trouve dans la création moyenne, de laquelle il doit se retirer pour aller à l'un des deux extrêmes, soit à la corruption, comme le font communément tous les hommes, car ils meurent et tombent en poussière dans leurs tombeaux, soit à la condition spirituelle glorifiée, tels Énoch et Élie, qui furent transportés, et ceci est un extrême véritable, car après celui-ci, il n'y a plus d'altération* ». (Philalèthe, p. 249)

## II

L'entrée dans la nuit est le commencement de l'illumination.

(MR, VIII, 34')

Dieu est partout, mais il n'est trouvé que par ceux qui le cherchent dans les limbes du monde.

(MR, XII, 24')

Ce *pratum* ou *prairie des Idées*, est un lieu bien connu des philosophes. Flamel l'appelle leur jardin et la montagne des sept métaux : voyez son *Sommaire*, où il le décrit fort savamment, car il fut instruit par un Juif ; c'est une certaine région secrète bien qu'universelle. Un auteur l'appelle la Région de la Lumière, mais pour le Cabaliste, c'est la Nuit du Corps, terme extrêmement approprié et significatif. C'est, en peu de mots, le rendez-vous de tous les esprits, car c'est en cet endroit que sont incorporées les Idées quand elles descendent du monde brillant au monde obscur.

(Philalèthe, p. 256)

Impossible de rejoindre Dieu et sa grâce sans retraverser les ténèbres franchies lors de la première séparation.

(MR, VI, 17')

4. Les passages qui apparaissent en bleu ont été soulignés par l'auteur de l'article. (N.d.l.r.)

III

Le monde a été fait avec l'eau et avec la terre.  
Il redeviendra comme un limon avant d'être refait comme une terre.  
(MR, I, 36')

C'est l'eau sainte et la terre pure qui formèrent l'amalgame premier.  
(MR, VI, 3')

Dieu habitera le limon de la terre purifiée. (MR, I, 58')

La semence des astres est cachée dans la terre. Le limon de la terre est la première créature.  
(MR, XXII, 24 et 24')

Cette substance est donc Terre et Eau, mais ni l'une ni l'autre dans leurs aspects vulgaires ; c'est une Eau épaisse et une Terre subtile. En termes clairs, c'est une masse visqueuse, spermatique, et limoneuse, imprégnée de tous les pouvoirs célestes et terrestres. Les Philosophes l'appellent une Eau qui n'est pas une Eau, une Terre qui n'est pas une Terre. Pourquoi donc Moïse ne pourrait en parler comme eux, et eux comme Moïse ? Ceci est la vraie *Terre de Damas, Aphar min Adamah* (Genèse II, 7), à partir de laquelle Dieu a créé l'homme. Et vous qui voulez être chimistes, ne soyez pas plus savants que Dieu ; et employez dans votre Art cette matière que Dieu utilisa dans la nature. Car Dieu est le meilleur artisan et connaît la matière la plus adéquate pour son œuvre, et celui qui voudra imiter ses effets, devra d'abord connaître cette matière.  
(Philalèthe, p. 189)

Il y a dans le monde deux extrêmes, la matière et l'esprit. L'un des deux, je puis vous l'assurer, c'est la terre. Les influences de l'esprit animent et vivifient la matière, et c'est dans l'extrême matériel qu'il faut trouver la semence de l'esprit. Dans les natures moyennes, telles que le feu, l'air et l'eau, cette semence ne demeure pas, car ce ne sont que les « dispensaires » ou véhicules qui la transportent d'un extrême à l'autre, de l'esprit à la matière, c'est-à-dire à la terre. Mais arrêtez, mon ami, l'intelligence de ces choses vous a quelque peu remué et vous voilà maintenant furieux au point de vouloir dévaliser le cabinet. Permettez-moi de vous ramener en arrière. Je n'entends pas cette terre impure, crasse, vulgaire. Elle n'est nécessaire à mon discours que pour vous servir de manducation. Celle dont je parle est un mystère : c'est le Ciel de la Terre et la Terre du Ciel, non pas

cette terre sale et poussiéreuse, mais une terre très secrète, céleste  
et invisible. (Philalèthe, pp. 232 et 233)

La terre redeviendra comme la boue, comme a vie et comme l'or,  
sous le souffle du Très-Haut. (MR, III, 102')

#### IV

Tous les mystères sont con- L'oiseau divin fait son nid  
tenus dans la sueur de la terre dans la poussière de la terre des  
et dans la rosée du ciel. hommes.

(MR, XIII, 51 et 51')

L'oiseau qui sort du rocher retourne à la pierre. (MR, III, 55')

La nuée qui vole au-dessus des montagnes, niche dans les cavernes  
de la terre où elle couve l'unique clarté. (MR, III, 57')

Pendant de nombreuses années j'ai considéré l'eau comme un  
oiseau qui vole vers son nid et qui en revient, nourrissant ses petits  
et cherchant de la nourriture pour eux. Ceci n'est pas une nouvelle  
invention de ma part, car des savants ont pensé la même chose  
avant moi. C'est à cet égard que cette humidité lactée qui se trouve  
dans ses seins cristallins est appelée par certains d'entre eux le lait  
des oiseaux, et ils ont laissé par écrit que « *ce sont les oiseaux qui  
leur apportent leur pierre* ». (Philalèthe, p. 502)

Mais une vapeur montait de la terre et arrosait toute la surface du  
sol. (Moïse)

À lui le précieux don du ciel, la rosée. (Moïse) (MR, XVII, épigraphes)

#### V

Tous les savants du monde La matière moyenne donne la  
jugent stupidement de l'œuvre connaissance des essences  
de Dieu, parce qu'ils con- extrêmes.  
sidèrent seulement l'ouvrage et  
pas l'ouvrier.

Ont-ils vu comment la terre  
produit l'eau ?

Savent-ils par quelle voie  
l'eau engendre la terre ?

Diront-ils dans quelle pro-  
portion l'eau amollit la terre ?

Et ensuite comment la terre  
consolide l'eau ?

Et de quelle façon tout re-  
tourne enfin en terre par le  
moyen du feu ?

Le brouillard condense la  
pluie, et les ténèbres couvent la  
lumière.

L'arc-en-ciel annonce les  
noces du ciel et de la terre.

Le fruit rouge capable de sau-  
ver le monde.

(MR, II, 26 à 29')

L'eau sort de terre et retourne en terre jusqu'à l'épanouissement de  
la fleur blanche et jusqu'au mûrissement du fruit pourpre.

(MR, II, 60')

L'eau de la terre et la terre de l'eau, voilà le mystère du Seigneur  
incarné dans la chair du monde.

(MR, II, 85')

Liquéfier la terre et concentrer l'eau, puis marier la terre à l'eau et  
jouir de la paix du Seigneur dans la pierre sanctifiée par l'union.

(MR, III, 4')

Celui qui a obtenu l'eau de la terre doit chercher la terre de l'eau  
pour parfaire l'œuvre du Seigneur.

(MR, V, 9')

L'eau nous soutiendra lorsque nous aurons abandonné toute terre,  
et le feu nous affermira jusqu'à l'île sainte de l'amour et de la con-  
naissance.

(MR, IX, 44')

C'est en montant et en descendant que nous découvrirons le mouve-  
ment et le repos de Dieu.

(MR, XI, 44')

Les quatre éléments forment l'alphabet avec lequel Dieu enseigne les  
hommes clairvoyants.

(MR, V, 49')

L'eau vient du corps et le corps semblablement vient de l'eau et ces  
deux s'unissent dans la gloire du Sauveur très parfait.

(MR, XIX, 31')

[...] Si l'eau était fixée, il n'y aurait ni vapeur ni nuage, et sans  
vapeur, il ne pourrait y avoir de sperme, car les éléments ne peuvent  
se rencontrer pour former le sperme que dans une vapeur. Par  
exemple, la terre ne peut monter si l'eau n'est d'abord raréfiée, car

c'est dans les entrailles de l'eau que la terre est élevée, et si la terre ne monte pas, ayant ôté son corps grossier et étant subtilisée et purgée par l'eau, alors l'air ne s'y incorpore pas, car l'humidité de l'eau introduit l'air dans la terre raréfiée et dissoute. Et ici à nouveau, tout comme l'eau a réconcilié l'air avec la terre, de même l'air réconcilie l'eau avec le feu, comme s'ils se rendaient la politesse l'un à l'autre. Car l'air – avec son onctuosité et sa graisse – introduit le feu dans l'eau, le feu suivant l'air et y collant, car il en est le combustible et l'aliment. Il nous reste maintenant à observer que la vapeur de l'eau était le lieu ou la matrice où les trois autres éléments s'étaient rencontrés, sans lequel ils ne se seraient jamais réunis. Car cette vapeur était le véhicule qui a fait monter la terre pure virginale pour qu'elle se marie avec le soleil et la lune. Et maintenant elle la fait redescendre dans ses entrailles, imprégnées du lait de l'un et du sang de l'autre, à savoir l'air et le feu, lesquels principes sont prédominants dans ces deux luminaires supérieurs.

[...] Quand cette vapeur est complètement imprégnée, elle ne reste plus dans cette région, mais retourne aussitôt à la terre d'où elle est montée. Mai comment y retourne-t-elle? Certainement pas en une précipitation violente, tempétueuse, comme la pluie [...].

(Philalèthe, pp. 498 et 499)

La sagesse de Dieu est un jeu des éléments naturels.

(MR, XXXVII, 3')

La terre produit l'eau et se nourrit de l'eau.

L'eau engendre l'air et se vivifie de l'air.

L'air devient feu, et s'alimente du feu.

Le feu tourne en terre et sort de la terre.

(MR, II, 78')

L'air en vérité est ce temple où les inférieurs se marient aux supérieurs, car c'est en ce lieu que la lumière céleste descend et s'unit à l'humidité aérienne huileuse, qui est cachée dans les entrailles de l'eau. Cette lumière étant plus chaude que l'eau, elle l'enfle, la vitalise et accroît son humidité séminale et visqueuse, de sorte qu'elle est prête à déposer son sperme ou viscosité, à condition d'être unie à son mâle approprié. Mais ceci ne peut se faire à moins qu'elle ne retourne en son propre pays, j'entends la terre, car c'est là que le *collastrum* – ou le mâle – réside. C'est dans ce but qu'elle y descend à nouveau, et immédiatement le mâle s'empare d'elle, et sa substance ignée sulfureuse s'unit à la viscosité de celle-ci. Et ici observez que ce Soufre est le père de toutes les générations métalliques, car il donne l'âme masculine ignée, alors que l'eau donne le corps, à savoir la viscosité ou nitre céleste aqueux duquel, par coagulation, le corps est fait. Nous devons savoir, de plus, que dans ce Soufre, il y a



une chaleur impure, étrangère, qui ronge et corrode cette Vénus aqueuse, cherchant à la transformer en soufre impur, tel que l'est son propre corps. Mais ceci ne peut être en raison de la semence céleste ou lumière cachée dans le nitre aqueux, qui ne permettra pas une telle chose. Car dès que la chaleur sulfureuse terrestre se met à l'œuvre, aussitôt elle éveille et stimule la lumière céleste qui – alors fortifiée par la teinture masculine ou feu pur du soufre – se met à œuvrer sur son propre corps, à savoir sur le nitre aqueux, et elle le sépare des parties crasseuses étrangères du Soufre, et c'est ainsi que reste seul un corps éclatant, céleste et métallique.

(Philalèthe, p. 493)

La volonté divine s'accomplit  
du dedans au dehors et se par-  
fait du dehors au dedans.

L'eau sort de la terre et  
retourne en terre pour séparer  
le monde de l'immonde.

(MR, VIII, 52 et 52')

Ce n'est pas autre chose qu'une coction continue, les essences volatiles montant et descendant jusqu'à ce qu'elles finissent par être fixées [...].

(Philalèthe, p. 260)

Or les Juifs – qui sans controverse furent la plus sage des nations – lorsqu'ils discutent de la génération des métaux, nous disent qu'elle se réalise de cette manière. Le Mercure ou liqueur minérale, disent-ils, est complètement froid et passif, et gît en certaines cavernes terrestres souterraines. Mais lorsque le soleil monte à l'est, ses rayons et sa chaleur, tombant sur cet hémisphère, stimulent et fortifient la chaleur interne de la terre. C'est ainsi que nous voyons en temps hivernal que la chaleur externe du soleil excite la chaleur interne naturelle de nos corps, et revigore le sang lorsqu'il est presque froid et gelé. C'est alors que la chaleur centrale de la terre, stimulée et favorisée par la chaleur à la circonférence du soleil, agit sur le Mercure et le sublime en une fine vapeur, qui monte dans sa cellule ou caverne. Mais vers le soir, quand le soleil se couche à l'ouest, la chaleur de la terre – en raison de l'absence de ce grand luminaire – s'affaiblit, et le froid règne, si bien que les vapeurs du Mercure, qui furent précédemment sublimées, se condensent alors et se distillent en gouttes qui tombent au fond de leur caverne. La nuit passée, le soleil réapparaît à l'est et sublime l'humidité comme précédemment. Cette sublimation et cette condensation continuent jusqu'à ce que le Mercure absorbe les parties subtiles, sulfureuses de la terre, et y soit incorporé, pour que ce soufre coagule le Mercure et le fixe enfin, pour qu'il ne se sublime pas, mais repose immobile en une masse pondéreuse, et soit concocté en un métal parfait.

Prenez garde alors à ce que notre Mercure ne puisse être coagulé sans notre soufre, car *le Dragon ne meurt pas sans son compagnon*. C'est l'eau qui dissout et putréfie la terre, et la terre qui épaissit et putréfie l'eau. C'est pourquoi vous devez prendre deux principes pour produire un troisième agent, selon cet obscur principe de l'Arabe Hali. « *Prenez, dit-il, le chien de Corascène et la chienne d'Arménie. Mettez-les ensemble, et ils vous engendreront un chiot bleu ciel* ». Ce chiot bleu ciel est ce Mercure souverain, admiré et fameux, connu sous le nom de Mercure de Philosophes.

(Philalèthe, pp. 317 et 318)

## VI

Celui qui croit parvenir jusqu'à Dieu, sans connaître l'homme et la nature, est plus ignorant qu'un ver de terre. (MR, XII, 29)

L'étude de la nature et de l'homme mène à la connaissance de l'Univers divin. (MR, IV, 6')

La nature et les anciens sages enseignent presque à découvrir les secrets divins, mais c'est Dieu seul qui en donne la compréhension. (MR, VI, 19)

La nature enseigne le monde, mais les hommes préfèrent déraisonner avec subtilité pour n'aboutir à rien, plutôt que la suivre pas à pas pour connaître ce qu'ils sont. (MR, VII, 20')

Par la nature, on pénètre jusqu'à l'homme et par l'homme, on arrive à Dieu. (MR, X, 7')

Écrire sur la nature et sa création sans en avoir la connaissance paraît absurde et impossible. Cependant, Moïse a écrit. Examinons si ce qu'il a écrit est vérité ou mensonge. Si c'est vérité, comment oserions-nous nier sa connaissance ? Si c'est mensonge, Dieu ne le veuille, pourquoi le croire ? Certains diront qu'il n'a écrit qu'en termes généraux. Aristote n'a pas fait autrement. Mais peut-on penser que sa connaissance se limite à ses écrits ? Nous nous attacherons à prouver le contraire. Au commencement, il découvrit de nombreux mystères et plus particulièrement les secrets liés à cet Art. Il découvrit le minéral de l'homme, c'est-à-dire cette substance à partir de laquelle l'homme et toutes les créatures ont été faits. C'est la pre-

mière matière des philosophes. Moïse l'appelait parfois Eau et parfois Terre. (Philalèthe, p. 188)

Il est vain de chercher une bénédiction de la Nature sans le Dieu de la Nature, car comme le dit l'Écriture : « *Or, sans conteste, c'est l'inférieur qui est béni par le supérieur* » (Hébreux VII, 7). (Philalèthe, p. 111)

## VII

L'eau sainte délivre, épure, élève et bénit.  
La terre de Dieu nourrit, unit, fixe et consacre.  
Les deux travaillent sous la direction du feu premier et dernier. (MR, IX, 34)

Le cœur de l'homme est comme une pierre qui scelle l'entrée du trésor de Dieu. (MR, XII, 12')

Dissous dans l'eau de la grâce et dans le feu de l'amour, il manifeste la lumière sainte où tous se meuvent, et où quelques-uns reposent. (MR, XII, 13')

[...] Considérons ici ces paroles du fils de Sirach : « *Regardez, dit-il, toutes les œuvres du Très-Haut, et il y en a deux contre deux, l'une contre l'autre* » (Ecclésiastique XLII, 24). En ceci il est d'accord avec ce petit fragment que l'on trouve sous le nom de Moïse, où Dieu l'instruit ainsi : « *Tu sais que j'ai créé un compère et un contraire à chaque créature* ». [...] Venons-en à ce qu'il veut dire : je déclare que Dieu a créé l'eau pour l'opposer à la terre, ce qui apparaît d'après leurs différentes textures et qualités. Car la terre est grossière et solide, l'eau subtile et fluide. Et la terre a en elle un pouvoir coagulateur, astringent, tout comme l'eau a en partie en elle une faculté adoucissante, dissolvante. La terre donc se referme sur elle-même et enferme en elle le feu, si bien qu'il ne peut y avoir de génération ou de végétation à moins que la terre ne soit ouverte, pour que le feu puisse y œuvrer en liberté. C'est ce que nous pouvons voir dans un grain de blé, où la faculté astringente, terrestre a lié tous les autres éléments et les a terminés en corps sec compact. Or ce corps, tant qu'il est sec, ou comme dit notre Sauveur, « *tant qu'il demeure seul* » (Jean XII, 24), c'est-à-dire tant qu'il est sans eau, ne peut porter de fruit. Mais s'il tombe dans la terre et meurt, c'est-à-dire s'il y est dissous par l'humidité céleste, car la mort n'est que dissolution,

alors il engendrera beaucoup de fruit, comme notre Seigneur en témoigne.

C'est donc l'eau qui dissout, et la vie suit la dissolution, car à peine le corps est-il ouvert que l'esprit y remue, percevant dans le dissolvant, ou eau de la rosée, un autre esprit, auquel il désire être uni. Cet esprit est l'air, enfermé dans la rosée ou eau, lequel air est appelé dans les livres du philosophe « *l'eau de notre mer, l'eau de vie qui ne mouille pas les mains* ». Mais qui croira qu'il y a une eau sèche cachée dans l'humidité ? Certainement peu, et c'est ce que nous dit Sendivogius à propos de certains sophistes de sa connaissance : « *Ils ne veulent pas croire que l'eau soit dans notre mer, et pourtant, ils veulent être philosophes reconnus* ». [...] Elle est appelée eau de vie, car cet air comprend en lui même un feu, qui est la vie universelle, non encore spécifiée, et c'est pourquoi il s'accorde avec toutes les vies particulières et est bien disposé envers toutes espèces de créatures. Or le feu particulier spécifié ou vie du grain, qui est l'aimant végétal, attire à lui le feu universel ou vie, qui est caché dans l'eau, et avec le feu il attire l'air, qui est le vêtement ou corps du feu, appelé par les platoniciens « *chariot de l'âme* » et parfois « *nuage de feu descendant* ». Ici donc est le fondement sur lequel est construit tout le mystère de l'augmentation et de la multiplication naturelle, car le corps du grain de blé est augmenté par l'aliment de l'air, non simple mais décomposé, lequel air est transporté dans l'eau et est une espèce de sel volatil doux. Le feu, ou la vie du grain, est fortifié par le feu universel, et ce feu est inclus dans l'air, comme l'air l'est dans l'eau. Et ici nous pouvons observer que ce n'est pas l'eau seule qui conduit à la génération ou à la régénération des choses, mais l'eau et le feu, c'est-à-dire l'eau et l'esprit, ou l'eau qui a la vie en elle. Et ceci, à condition d'être correctement compris, est un guide précieux vers la science de Dieu. (Philalèthe, pp. 500 à 502)

Le feu s'allie au feu pour durcir le sang de la terre. (MR, I, 11')

L'eau et le feu multiplient et perfectionnent toute la création visible et toute la création cachée du Seigneur. (MR, I, 24')

Le feu et l'eau purifient la terre, mais c'est Dieu qui l'anime à nouveau. (MR, I, 41')

L'eau qui lave et qui donne la vie est un esprit très délié qui vient du ciel et qui se fixe dans la terre.

Le feu qui anime et qui mûrit est une âme très pure qui vient du soleil et qui unit le ciel et la terre.

(MR, I, 44 et 44')

## VIII

La lumière de nos cœurs crie vers Dieu à travers les ténèbres du corps qui l'emprisonnent, et le Père délivre l'égarée, et le Fils paraît dans la splendeur de l'union. (MR, XI, 52)

« [...] C'est à l'intérieur de nous-mêmes, comme dans des ombres, que luit – quoique obscurément – cette Vie qui est la lumière des hommes, qui ne dérive pas de nous, mais de celui à qui elle est. C'est lui qui l'a implantée en nous, de sorte qu'à la lumière de celui qui réside dans la lumière inaccessible, nous puissions voir la lumière, et qu'à cet égard nous puissions faire mieux que toutes ses autres créatures. À cet égard, nous avons été façonnés comme lui, pour qu'il nous donne une étincelle de sa propre lumière. C'est pourquoi ce n'est pas en nous-mêmes qu'il faut chercher la vérité, mais dans l'image de Dieu qui est en nous » (Gerhard Dorn, *De Speculativa Philosophia* 1).

(Philalèthe, p. 105)

À l'intérieur de ce cercle fantastique se trouve une lampe, qui représente la lumière de la Nature, Chandelle Secrète de Dieu, qu'Il a moulée dans les éléments : elle brûle sans qu'on la voie car elle brille en un lieu obscur. Tout corps naturel est une espèce de lanterne sourde qui renferme en elle-même cette chandelle, mais dont la lumière n'apparaît pas, car elle est éclipsée par la grossièreté de la matière. Les effets de cette lumière sont apparents en toutes choses, mais la lumière elle-même est niée, ou bien elle n'est pas suivie. Le grand monde a le soleil qui est la vie et sa chandelle ; selon l'absence ou la présence de ce feu, toutes choses dans le monde sont florissantes ou dépérissent. Nous savons par expérience – et ceci dans notre propre corps – que tant que dure la vie, il y a en nous une cocction continuelle, une certaine effervescence ou bouillonnement. C'est ce qui nous fait transpirer et expirer en perpétuelles déjections par les pores, et si nous posons la main sur notre peau, nous sentons notre propre chaleur, qui doit nécessairement procéder d'un feu ou d'une lumière enfermée au-dedans de nous.

(Philalèthe, pp. 313 et 314)

J'ai connu Sa lumière secrète, Sa bougie est ma maîtresse d'école.

(Philalèthe, p. 286)

L'âme de l'homme, tant qu'elle est dans le corps, est comme une bougie enfermée dans une lanterne sourde, ou comme un feu qui est presque étouffé par manque d'air. Les Esprits, disent les platoniciens, quand ils sont « dans leur patrie » (Proclus, *De Anima*), sont comme les habitants de champs verts qui vivent perpétuellement

parmi les fleurs, dans un air parfumé et odoriférant ; mais ici-bas, « dans le cercle de la génération », ils se lamentent en raison de l'obscurité et de la solitude, comme des gens confinés dans un hôpital pour pestiférés. « Ici, ils craignent, ils désirent, ils s'affligent ». C'est ce qui rend l'âme sujette à tant de passions, à tant d'humeurs protéennes. Tantôt elle fleurit, tantôt se fane, tantôt un sourire, tantôt une larme, et quand elle a épuisé son stock, alors revient une répétition des mêmes caprices, jusqu'à ce que finalement elle s'écrie avec Sénèque (*De la Tranquillité de l'âme* II, 15) : « Combien de temps ces choses vont-elles continuer ? » Ceci est occasionné par sa capacité vaste et infinie, qui n'est satisfaite par rien sinon Dieu, de qui à l'origine elle descendit. (Philalèthe, pp. 64 et 65)

## IX

Dieu est plus proche de l'homme que d'aucun autre corps terrestre, excepté le sel de la terre. (MR, XII, 46')

Toute humidité sera chassée de la terre, et le feu consumera la crasse immonde jusqu'à ce que le sel virginal paraisse, auquel sera rendu l'eau céleste pour former le nouveau monde de Dieu.

« Qui nous fera entendre cette parole du commencement et de la fin des temps ? Qui nous montrera le germe dénudé de la création parfaite du Seigneur ? » (MR, II, 83')

La spiritualisation du corps fait paraître l'eau et l'air qui nous animent et qui nous entretiennent.

La corporification de l'esprit engendre la terre et le feu qui nous soutiennent et qui nous multiplient.

Qui pèsera la part de chaque chose ?

L'homme sans la femme est comme une pierre dans le fond desséché d'un torrent ; et la femme sans l'homme est comme un nuage égaré sur la mer.

« Qui fera l'union des contraires au moyen du semblable ? »

(MR, VIII, 1 et 1')

Par la terre, je n'entends pas ce corps impur et crasseux sur lequel nous marchons, mais un élément plus pur, plus simple, à savoir le nitre de sel central et naturel. Ce sel est fixé ou permanent dans le feu, et c'est le soufre de la Nature, par lequel elle retient et congèle

son Mercure. Quand ces deux se rencontrent, j'entends la terre pure et l'eau, alors la terre épaissit l'eau, et inversement l'eau subtilise la terre. Et de ces deux choses en émerge une troisième, ni aussi épaisse que la terre ni aussi ténue que l'eau, mais d'une texture moyenne et visqueuse, et c'est ce qu'on appelle le Mercure, qui n'est rien d'autre qu'un composé d'eau et de sel. Car nous devons savoir que ces deux choses sont les matériaux premiers de la Nature, sans lesquels elle ne peut produire ni sperme ni semence. Et ce n'est pas tout, car lorsque la semence est faite, elle ne croîtra et ne deviendra jamais un corps, ni ne pourra être réduite et disposée pour une génération ultérieure, si ces deux matériaux ne sont pas présents et ne coopèrent aussi avec celle-ci. C'est ce que nous pouvons voir tout au long de l'année, par une expérience fréquente et quotidienne. Car lorsqu'il pleut, cette eau céleste rencontre le nitre qui se trouve dans la terre, et elle le dissout. Le nitre, avec cette âcreté, aigrit l'eau, de sorte que cette eau nitreuse dissout toutes les semences qui sont dans le sol. C'est ainsi que la solution est la clé de la génération, non seulement dans notre Art, mais aussi dans la Nature, qui est l'Art de Dieu. (Philalèthe, pp. 491 et 492)

## X

Plus l'homme s'éloigne de Dieu, plus il lui faut travailler et craindre, entasser et manquer, souffrir et douter, s'agiter et se détruire. Insensé qui prétend vivre sans l'aide du Seigneur, il perd son eau comme un os qui se dessèche, et nulle main d'homme ne le délivrera du désert et de l'ombre de la mort où il agonise. (MR, XIV, 7')

Cela me remet à l'esprit une opinion que j'ai lue autrefois chez les Cabalistes, selon laquelle cette masse, ou corps auquel nous sommes parvenus par attraction et transmutation d'aliment, ne se relève pas lors de la résurrection. Mais c'est à partir de cette particule séminale qui, à l'origine, en attirant l'aliment, s'en recouvrit, que naîtra un corps nouveau, et cette particule séminale – disent-ils – se tient tapie quelque part dans les os, et non dans cette partie qui tombe en poussière. En vérité, nous voyons que les os sont très permanents et durables, et ceci Joseph ne l'ignorait pas, lorsque mourant en Égypte, il donna ce commandement à ses frères : « Vous ferez remonter mes os d'ici » (Genèse L, 25) (Philalèthe, p. 483)

Il y a dans le corps humain un os très petit, que les Hébreux appellent *Luz*, de la grosseur d'un petit pois, qui n'est sujet à aucune rup-

ture, et qui ne craint point le feu ou n'en peut être consumé ; mais qui se conserve toujours entier, duquel, comme l'on dit, notre corps animal renaîtra à la résurrection des morts, comme une plante de sa semence. Et ces vertus ne se connaissent que par l'expérience.

(H. Corneille-Agrippa, *La Philosophie occulte* I, 21<sup>5</sup>)

L'âme (*nechamah*) céleste est préparée à se vêtir de cet os appelé Louz, qui reste consistant dans la terre jusqu'à la résurrection des morts.

(Zohar, *Vaïera*, 115b)

## XI

C'est l'âme du grand monde qui délivrera et qui recevra l'âme de l'homme, avec sa semence particulière.

(*MR*, VII, 2')

La partie éthérée, céleste, sensuelle de l'homme est ce par quoi nous nous mouvons, nous voyons, nous touchons, nous goûtons, nous sentons, ce par quoi nous avons commerce avec tous les objets matériels quels qu'ils soient. Cette partie est la même en nous que chez les animaux, elle est dérivée du ciel, où elle prédomine, pour descendre sur toutes les créatures terrestres inférieures. En termes simples, elle est une partie de l'Âme du Monde, communément appelée Âme Moyenne, parce que les influences de la nature divine sont véhiculées grâce à elle jusqu'aux parties les plus matérielles de la créature, avec lesquelles d'elles mêmes elles n'ont aucune proportion. Au moyen de cette Âme Moyenne ou nature éthérée, l'homme est rendu sujet à l'influence des astres, et il est en partie réglé par l'harmonie céleste.

(Philalèthe, p. 59)

## XII

L'astre externe se joint au soleil interne pour engendrer l'unique clarté.

« Ô Beauté secrète ! »

(*MR*, III, 8')

5. Éditions traditionnelles, Paris, 1979, t. I, p. 57



La lumière des astres brille au ciel, et à l'intérieur de la terre.

(MR, III, 9')

La vie du soleil est visible au ciel, et sensible sous l'écorce de la terre.

(MR, III, 14')

Dieu est comme un soleil caché dans le centre de chaque terre, et comme un soleil visible dans le milieu de chaque ciel.

(MR, VIII, 10)

Or Dieu n'a pas décrété d'union de spermes, sinon de ceux qui procèdent de corps qui sont de la même nature et de la même espèce, car Sa parole même porte témoignage qu'Il hait la confusion ou le mélange de semences qui sont différentes ou d'une autre espèce (*Lévitique XIX, 19*) : « Vous observerez mes lois. Tu n'accoupleras point des bestiaux d'espèces différentes; tu n'ensemenceras point ton champ de deux d'espèces de semences; et tu ne porteras point un vêtement tissu de deux espèces de fils ». Ce n'est donc pas sans sagesse que les prêtres ou – comme Proclus nous le dit – les fondateurs de la prêtrise ancienne affirment que « le ciel est sur la terre, mais à la manière des choses terrestres, et la terre est dans le ciel, mais à la manière des choses célestes », car sinon les choses ne pourraient être de la même espèce. Nous disons donc que dans cet univers il y a quatre luminaires, dont deux sont célestes et deux centraux. Les célestes sont le soleil et la lune, et sont connus de tout le monde. Les centraux ne sont en fait pas connus, et par conséquent, on n'y croit pas, car l'un est recouvert de terre et l'autre d'eau. Au centre de la terre donc se trouve caché un feu qui est de nature solaire, mais plus grossière que celui qui est dans le soleil. Et dans le ventre de l'eau est porté un air visqueux, grossier, de nature menstrueuse et lunaire, mais qui n'est pas aussi éclatant et subtil que celui qui est dans la lune. En bref, le soleil central projette dans le ventre de l'eau un sel masculin chaud. Et l'eau, en le recevant, y ajoute sa viscosité séminale féminine, et la transporte sur ses ailes dans la région de l'air. Nous voyons ainsi comment est faite la partie matérielle de la semence, et maintenant le ciel donne la vie à ce corps, la lune lui donnant l'esprit et le soleil lui donnant l'âme. Et c'est ainsi que sont rassemblés les quatre luminaires, les supérieurs contribuant à ce qui dans la semence est subtil et vital, et les inférieurs à ce qui est corporel et matériel. Cette semence est transportée de façon invisible dans le ventre du vent et est manifestée dans l'eau – j'entends dans l'eau claire comme du cristal – et c'est de l'eau qu'elle doit être extraite, car il n'y a pas sous le ciel d'autre corps où elle puisse se trouver. (Philalèthe, pp. 506 et 507)

Là où il n'y a pas mélange de choses contraires, la mort est impuissante. (MR, x, 52')

Dans les limites où l'eau monte et descend, et là où la lumière des astres et le feu central se joignent, la vie prend corps : sous terre, sur terre, dans l'eau et dans l'air. (MR, III, 85')

### XIII

[...] « Le Livre où Dieu a écrit son secret, c'est le ciel et la terre. Aussi, l'homme saint et sage étudie la science du Seigneur dans la paix du jardin d'Eden. » (MR, x, 64')

[...] Car il n'y a que le médicament du ciel et de la terre qui délivre de tout mal et de toute mort. (MR, XII, 58')

Avant d'être séparés, la terre et le ciel ne formaient qu'une seule chose. Ainsi en les unissant à nouveau, nous formerons la chose unique du commencement des commencements. (MR, XXIII, 46')

Moïse nous dit qu'au commencement Dieu créa le ciel et la terre, c'est-à-dire le Mercure vierge et le Soufre vierge. Laissez-moi ici vous conseiller de ne pas vous préoccuper de ce Mercure si vous n'avez pas un ami véritable pour vous instruire, ou une illumination expresse de son Auteur premier, car c'est une chose qu'on atteint par un Art Merveilleux. (Philalèthe, p. 100)

### XIV

La nature cachée sera délivrée, épurée et magnifiée jusqu'à son origine divine, pour devenir l'épouse du Seigneur magnifique. (MR, VII, 57')

En joignant le ciel et la terre, nous obtiendrons la gloire de Dieu. (MR, XII, 71')

Réfléchissez donc à ce que je vais maintenant vous dire. Il y a en tout astre et en ce monde élémental un certain principe qui est l'Épouse du Soleil. Ces deux-ci, en leur coït, émettent une semence dont la graine est transportée dans la matrice de la Nature. Mais son éjection se réalise de manière invisible et dans un silence sacré, car

c'est le mystère conjugal du ciel et de la terre, leur Acte de Génération, accompli en privé entre mâles et femelles particuliers, mais combien plus, pensez-vous, entre les deux Natures universelles. Sachez donc qu'il vous est impossible d'extraire ou de recevoir aucune semence du Soleil sans ce principe féminin qui est l'Épouse du Soleil. (Philalèthe, p. 101)

XV

Si nous cherchons véritablement et exclusivement l'unique nécessaire qui est le salut de Dieu et son royaume béni, le monde aveugle ne nous aidera pas, mais bien au contraire, il nous harcèlera et nous découragera par tous les moyens qui sont en son pouvoir. (MR, XXXVIII, 64)

Seigneur miséricordieux, accorde-nous le nécessaire, afin que nous puissions aussi donner le nécessaire à ceux qui nous le demandent. (MR, XXXVI, 15)

Celui qui s'attache à trois choses, alors que deux suffisent et qu'une seule est vraiment nécessaire, prépare pour tous le désordre et la ruine. (MR, IX, 29')

Il y a deux choses dont tout bon chrétien peut et doit s'occuper : ce qui est Vrai, et ce qui est Nécessaire. La Vérité est l'Arcane, le Mystère et l'Essence de toutes choses, car tout secret est vérité, et toute vérité substantielle est un secret. Je ne parle pas ici de ces vérités historiques extérieures, qui ne sont qu'apparentées aux actions, mais de la vérité essentielle intérieure, qui est la Lumière, car la Lumière est la Vérité, et elle met à découvert la fausseté, qui est ténèbres. Par cette vérité, tout ce qui est nécessaire peut être obtenu, mais jamais sans elle. Le sage roi a dit (*Sagesse VII, 7 - 30*) :

*« Aussi ai-je prié, et l'intelligence m'a été donnée ;  
J'ai imploré, et l'esprit de Sagesse est venu à moi.  
Je l'ai jugée préférable aux sceptres et aux trônes  
Et j'ai estimé la richesse comme rien auprès d'elle.  
Je ne l'ai pas assimilée à un joyau inestimable,  
Parce que tout l'or, au regard d'elle, est un peu de sable,  
Et l'argent sera compté comme de la boue devant elle.  
Je l'ai aimée plus que la santé et la beauté  
Et j'ai préféré l'avoir plutôt que la lumière,  
Parce que sa clarté ne s'éteint pas.*

*Tous les biens sont venus à moi en même temps qu'elle,  
Et une richesse incalculable était dans ses mains.  
Je me réjouissais au sujet de tous ces biens,  
De ce que la Sagesse les amène,  
Mais j'ignorais qu'elle en fut la mère.  
J'ai appris sans astuce et je partage sans envie :  
Je ne dissimulerai pas sa richesse,  
Car elle est pour les hommes un trésor inépuisable,  
Et ceux qui l'ont acquis ont obtenu l'amitié de Dieu,  
Soutenus par les dons qui proviennent de l'instruction.  
Que Dieu me donne de parler avec réflexion  
Et de penser d'une façon digne des dons que j'ai reçus,  
Car Il est guide de la Sagesse elle-même  
Et le directeur des sages.  
Dans sa main nous sommes, nous, nos paroles,  
Toute l'intelligence et les connaissances techniques.  
C'est Lui, en effet, qui m'a donné la science authentique des êtres,  
De connaître la constitution du monde et l'activité des éléments,  
Le commencement, la fin et le milieu des temps,  
Les alternances des solstices et les changements des saisons,  
Les cycles de l'année et les positions des astres,  
Les espèces des animaux et les caractères des bêtes sauvages,  
Les pouvoirs des esprits et les pensées des hommes,  
Les variétés des plantes et les vertus des racines ;  
J'ai connu tout ce qui est caché et visible,  
Car la Sagesse, artisan de tout, me l'a enseigné.  
Il y a en elle un esprit intelligent, saint,  
Unique, divers, subtil,  
Mobile, net, pur,  
Clair, inviolable, aimant le bien, pénétrant,  
Incoercible, bienfaisant, ami de l'homme,  
Ferme, sûr, tranquille,  
Tout-puissant, surveillant tout  
Et passant à travers tous les esprits  
Intelligents, purs et les plus subtils.  
La Sagesse, en effet, est plus mobile que tout mouvement,  
Elle traverse et passe à travers tout à cause de sa pureté,  
Car elle est un effluve de la puissance de Dieu  
Et une émanation pure de la gloire du Tout-Puissant ;  
Aussi rien de souillé ne pénètre en elle.  
Elle est, en effet, le reflet de la lumière éternelle,  
Le miroir sans tache de l'activité de Dieu  
Et l'image de sa bonté.  
Bien qu'étant seule, elle peut tout ;  
En restant en elle-même, elle renouvelle tout,*

*Et en passant, à chaque génération, en des âmes saintes,  
Elle en fait des amis de Dieu et des prophètes.  
Car Dieu n'aime que celui qui habite avec la Sagesse.  
Elle est, en effet, plus belle que le soleil  
Et elle surpasse toutes les constellations ;  
Comparée à la lumière, elle se trouve supérieure,  
Car à celle-ci la nuit succède,  
Mais le mal ne l'emporte pas sur la Sagesse.*

Ainsi parle Salomon ; et voici maintenant quelqu'un d'encore plus grand que Salomon : « *Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données par surcroît* » (Matthieu VI, 33). Car, en vérité, les bénédictions temporelles ne font qu'annoncer les bénédictions spirituelles, ou pour parler plus simplement, une fois que nous avons commencé à aimer l'Esprit, alors il nous envoie ces choses en signe et gages de son amour, car la promotion ne vient ni de l'Orient ni de l'Occident, mais de Dieu qui en fait don.  
(Philalèthe, pp. 101 à 104)

## XVI

Les enfants de l'amour sont engendrés par le feu céleste ; c'est pourquoi ils sont vivants dans l'éternité. (MR, v, 19')

Bénis soient les maîtres qui nous mènent jusqu'à la racine secrète du feu. Leur mémoire se perpétuera dans les cœurs reconnaissants. (MR, VIII, 45')

La véritable perspicacité, c'est déceler Dieu sous son vêtement de lumière après avoir découvert la vie sous son enveloppe de ténèbres.

Quand nous croirons l'avoir vu, nous n'aurons aperçu que l'ombre de son habit, et quand nous penserons l'avoir touché, nous n'aurons effleuré que la poussière de ses pas.

(MR, XIII, 36 et 36')

C'est le feu divin qui manifeste la lumière sainte et c'est lui qui propulse les formes dans la vie ; et quand quelque chose s'égaré dans la mort, c'est encore lui qui l'en délivre. (MR, XIII, 53)

[...] « Nous n’entendons que l’écho de ta voix, nous n’apercevons que le reflet de ta clarté, et nous voilà tout abasourdis, tout aveuglés et sans force devant ta grandeur. »  
(MR, XIII, 55’)

J’en viens maintenant à la quatrième et dernière substance, la plus élevée sur l’échelle de la nature. Il n’y a ni principe premier ni quintessence comme le rêva Aristote, mais Dieu Tout-puissant. Cette quatrième essence est un feu humide silencieux. Ce feu traverse toutes choses dans le monde, c’est le Chariot de la Nature, que celle-ci emprunte ; quand elle avance, il avance, quand elle s’arrête, il s’arrête, comme les roues dans *Ézéchiel* (I, 19 - 21), dont le mouvement dépendait de celui de l’Esprit. C’est le masque et l’écran du Tout-Puissant ; où qu’il soit, cette traîne de feu l’accompagne. C’est ainsi qu’il apparaît à Moïse dans le buisson (*Exode* III, 2) qui était en feu. Le prophète le voit faire irruption au nord (*Ézéchiel* I, 4), mais tel un feu qui prend de lui même. Au mont Horeb (*I Rois* XIX, 11 - 12), il est accompagné d’un vent fort et puissant qui met les rochers en pièces, ensuite apparaît le feu et avec lui, une voix encore faible. Esdras (*II Esdras* VIII, 22) définit comme Dieu celui dont le service est en relation étroite avec le vent et le feu. Ce feu est le vêtement de la Majesté Divine ; son dos, il le montre à Moïse (*Exode* XXXIII, 23), mais son essence royale nue, personne ne peut la voir et rester en vie. La gloire de sa présence engloutirait l’homme naturel et le rendrait entièrement spirituel. Ainsi, le visage de Moïse, après qu’il a conféré avec lui, rayonne-t-il (*Exode* XXXIV, 30), et de cette première teinture, nous pouvons conjecturer de notre état futur en la régénération. Mais j’ai touché au voile et dois retourner à la cour extérieure du sanctuaire.  
(Philalèthe, p. 44)

## XVII

Connaître les trois fondations héréditaires de l’homme, c’est posséder la science.

L’âme qui vient de Dieu, l’esprit qui vient des astres, le corps qui vient de la terre.  
(MR, II, 88)

Le saint lie l’âme et l’esprit en Dieu et il surmonte la seconde mort.

Le sage lie l’âme, l’esprit et le corps en Dieu et il surmonte la première et la seconde mort.

(MR, XXIII, 77 et 77’)

[...] C'est la bénédiction secrète du mariage ultime qui nous lie et qui nous multiplie dans la gloire de l'union. (MR, IX, 35)

[...] L'accomplissement et le perfectionnement s'opéreront par la concentration de la lumière et par le mariage ultime du ciel et de la terre. (MR, IV, 27)

Le savant Arius Montanus appelle cette matière *multiplicis terrae particula singularis*, « *particule unique de la terre multiple* ». Si ces mots sont bien examinés, vous êtes en mesure de trouver cette matière, de même que son corps. Quant à son âme, c'est une essence qui ne se trouve pas dans la texture du grand monde, et qui est donc absolument divine et surnaturelle. Montanus l'appelle « *souffle de l'esprit divin et haleine de la vie divine* ». Il semble aussi faire de la création de l'homme une petite Incarnation, comme si Dieu, en cet Œuvre, s'était multiplié lui-même. Adam, dit-il, reçut son âme « *d'un admirable et unique souffle divin et, s'il est permis d'ainsi s'exprimer, d'une fructification* ».

Saint Luc (III, 38) nous dit aussi la même chose, car il fait d'Adam le fils de Dieu, non par égard à l'acte extérieur de la Création, mais du fait de la Descente ; et ceci, saint Paul le confirme dans les paroles d'Aratus : « *Car nous aussi sommes sa génération* » (Actes XVII, 28).

L'âme de l'homme consiste principalement en deux parties, *Ruach* et *Nephesh*, l'une inférieure, l'autre supérieure, la supérieure étant masculine et éternelle, l'inférieure, féminine et mortelle. En elles deux consiste notre génération spirituelle. Arius Montanus dit : « *Chez les autres êtres vivants et aussi chez l'homme lui-même, la conjonction du mâle et de la femelle vise à la fructification et à la propagation qui convient à la nature des particuliers. De même lui compare-t-on, au sein de l'homme lui-même, cette union intime et secrète du mâle et de la femelle, c'est-à-dire la copulation de l'esprit et de l'âme (animus et anima) en vue de produire le fruit propre de la vie divine. Voilà ce que visent cette bénédiction secrète et cette fécondité autorisée. Voilà ce que visent cette faculté proclamée et ce commandement : « Croissez et multipliez-vous ; remplissez la terre ; soumettez-la et dominez-la » (Genèse I, 28).*

D'après ceci et quelques passages précédents, le lecteur avisé peut apprendre que le mariage est un commentaire de la vie, un pur hiéroglyphe, une représentation extérieure de notre composition vitale intérieure. Car la vie n'est autre chose qu'une union des principes mâle et femelle, et celui qui connaît parfaitement ce secret connaît les mystères du mariage, à la fois spirituel et naturel, et la manière dont il devrait user d'une épouse. Le mariage n'est nullement chose ordinaire ou banale, il est au contraire jusqu'à un certain point un sacrement. Il est le signe visible de notre union invisible au Christ,

ce qui est appelé par saint Paul un grand mystère (*Éphésiens* v, 32), et si la chose signifiée vaut tant de révérence, la signature dans l'immédiat n'est pas un agent à mépriser.

(Philalèthe, pp. 51 à 53)

### XVIII

Notre gloire, c'est laisser Dieu opérer en nous sans entrave.  
« L'intellect est l'épée flamboyante et tournoyante qui nous défend l'entrée du jardin d'Eden. »

(*MR*, XII, 2)

L'arbre de vie est planté au centre du jardin du paradis, mais l'arbre de la connaissance du bien et du mal pousse à cheval sur le mur de clôture.

Le sage médite sur le rien d'où est sorti le tout.

Il est gardien de la sagesse issue du ciel et de la terre.

(*MR*, XII, 3 et 3')

Les RACINES de l'arbre de vie,

sont comme le TRIO VIL qui unit le ciel et la terre.

(*MR*, XXV, 58 et 58')

Le péché et la chute, c'est avoir mangé le fruit empoisonné de l'arbre double, c'est avoir absorbé la substance vivante avec la crasse morte et c'est continuer à le faire.

La régénération et la rédemption, c'est découvrir et c'est manger le fruit pur de l'arbre unique qui chassera hors de nous la puanteur, l'obscurité et l'inertie fatale de la mort.

(*MR*, XIX, 68 et 68')

Certes, si l'on concéda jamais (et certains ne manquent pas de l'affirmer) que l'Arbre de la Connaissance est un végétal, et l'Éden, un jardin, on peut de là très bien inférer que l'Arbre de Vie étant décrit de la même façon, comme disent les universitaires, il est aussi un végétal. Mais comme ceci porte atteinte à la puissance de Dieu, aux mérites et à la passion de Jésus-Christ dont le don est la vie éternelle, que tout chrétien impartial en soit donc juge. Nous avons ici une certaine entrée au paradis, où nous pouvons chercher cet Arbre de la Connaissance et, par bonheur, apprendre ce qu'il est.

(Philalèthe, p. 55)



[...] « *Il n'est pas donné à tous les hommes de connaître les mystères du Royaume de Dieu* » (Matthieu XIII, 11). Il est donc à supposer que, comme cela est plus que probable, parmi d'autres discours mystérieux contenus dans l'Écriture, celui du Jardin d'Éden et des arbres qui s'y trouvent, en est un. Je vais procéder à son exposé en une certaine mesure, en en cachant cependant les détails.

Au commencement, l'Homme (j'entends l'Homme intérieur substantiel), à la fois pendant et après sa création, pour un bref laps de temps, était une pure essence intellectuelle, libre de toutes affections sensuelles et charnelles. En cet état, l'*anima* ou âme sensible ne dominait pas la nature spirituelle, comme c'est le cas maintenant en nous. Car la *mens*, la partie supérieure de l'homme, était unie à Dieu par un contact essentiel, et la lumière divine, reçue et véhiculée dans les parties inférieures de l'âme, faisait mourir tous les désirs charnels [...]. C'est pour cela que nous lisons dans l'Écriture que, durant l'état d'innocence, il ne savaient pas qu'il était nu (Genèse II, 8 ; II, 25) ; mais à peine eut-il mangé de l'Arbre de la Connaissance qu'il vit sa nudité et fut honteux. [...] Ici nous voyons un double état de l'homme : son état premier et le meilleur dans l'union substantielle et spirituelle à Dieu de ses parties intellectuelles, et la mortification de sa nature sensible éthérée, dans laquelle les affections pécheresses et charnelles avaient leur résidence ; et son état second ou sa chute, dans la manducation du fruit défendu, qui mit en sommeil ses facultés intellectuelles, tout en stimulant et exaltant ses facultés sensuelles. « *Car, dit le serpent, Élohim sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux se dessilleront et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. La femme vit que l'arbre était bon à manger et qu'il était agréable aux yeux et que l'arbre était plaisant à contempler. Elle prit de son fruit et en mangea, elle en donna aussi à son mari qui était avec elle, et il en mangea. Alors se dessillèrent leurs yeux, à tous deux, et ils surent qu'ils étaient nus* » (Genèse III, 4-7). [...]

La partie éthérée, céleste, sensuelle de l'homme est ce par quoi nous nous mouvons, nous voyons, nous touchons, nous goûtons, nous sentons, ce par quoi nous avons commerce avec tous les objets matériels quels qu'ils soient. Cette partie est la même en nous que chez les animaux, elle est dérivée du ciel, où elle prédomine, pour descendre sur toutes les créatures terrestres inférieures. En termes simples, elle est une partie de l'Âme du Monde, communément appelée Âme Moyenne, parce que les influences de la nature divine sont véhiculées grâce à elle jusqu'aux parties les plus matérielles de la créature, avec lesquelles d'elles-mêmes elles n'ont aucune proportion. Au moyen de cette Âme Moyenne ou nature éthérée, l'homme est rendu sujet à l'influence des astres, et il est en partie réglé par l'harmonie céleste. [...]

À côté de cette nature sensuelle de l'homme se trouve l'esprit angélique ou rationnel. Cet esprit adhère quelquefois à la *mens* ou portion supérieure de l'âme, et alors il est rempli de la lumière divine, mais le plus couramment il descend dans la portion inférieure éthérée que saint Paul appelle l'homme naturel (*I Corinthiens* II, 14), là où il est modifié par les influences célestes et diversement troublé par les affections et les passions irrégulières de la nature sensuelle.

Enfin, au-dessus de l'esprit rationnel se trouve la *mens* ou intelligence cachée, communément appelée intellect illuminé, et pour Moïse, c'est le souffle de vie. C'est cet esprit que Dieu lui-même a insufflé dans l'homme, et par lequel l'homme est réuni à nouveau à Dieu. De même que la lumière divine, s'écoulant dans la *mens*, assimila et convertit en Dieu les parties inférieures de l'âme, inversement l'Arbre de la Connaissance obscurcit et assombrit les parties supérieures, mais éveilla et stimula la nature animale et pécheresse. La somme de tout ceci est que l'Homme, tant qu'il perdura dans son union avec Dieu, ne connut que le bien, c'est-à-dire les choses qui étaient de Dieu ; mais dès qu'il tendit la main et mangea le fruit défendu, c'est-à-dire de l'Esprit Moyen ou Esprit du Grand Monde, dès sa désobéissance et sa transgression du commandement, son union avec la nature divine fut dissoute et, son esprit étant uni à l'esprit du monde, il ne connut que le mal, c'est-à-dire les choses qui étaient du monde. Il connut certes le bien et le mal, mais il connut le mal en une beaucoup plus large mesure que le bien.

Il subsista quelques étincelles de grâce et, bien que la perfection de l'innocence fût perdue lorsqu'il fut déchu de la lumière divine, la conscience en resta cependant chez lui, en partie pour le diriger, en partie pour le punir. Vous voyez ainsi que cette *Anima Media*, ou Esprit Moyen, est représentée par l'Arbre de la Connaissance, mais celui qui sait pourquoi il est dit que l'Arbre de Vie se trouve au milieu du Jardin et qu'il pousse dans le sol, celui-là comprendra plus pleinement ce dont nous avons parlé.

(Philalèthe, pp. 57 à 62)

L'homme, si nous considérons ses parties matérielles, fut extrait du grand monde, tout comme la femme fut extraite de l'homme. [...] Dans la *Genèse* (II, 7), nous lisons que Dieu le fit avec de la terre : c'est là un grand mystère car ce n'était pas de l'argile ordinaire, mais tout autre chose, d'une nature infiniment supérieure. Celui qui connaît cette chose, connaît le sujet du médicament philosophique et, par conséquent, ce qui détruit ou conserve le tempérament de l'homme. Cette chose contient des principes qui sont homogènes et compatibles avec sa vie, tels qu'ils peuvent en restaurer les dégradations et réduire les désordres pour qu'elle retrouve l'harmonie.

(Philalèthe, p. 51)

Nous voyons de plus que les facultés que nous avons attribuées à l'Arbre de la Connaissance ne se trouvent que dans la nature moyenne. Premièrement, on dit que c'est un arbre qu'il faut « désirer pour devenir sage », mais il s'agit de la sagesse sensuelle, charnelle, la sagesse de ce monde, et non celle de Dieu. Deuxièmement, on dit qu'il « est bon à manger et plaisant à voir » : il en est de même de la nature moyenne, car elle est le seul médicament qui puisse réparer les décrépitudes de l'homme naturel et assurer la continuité de nos corps en leur force et intégrité primitives. (Philalèthe, p. 62)

Il vous faut ici observer que Corneille-Agrrippa a confondu l'acte de la génération avec le péché originel, alors qu'il en était en réalité l'effet, et c'est le seul point où il s'est fourvoyé (*Déclaration sur le péché originel*, *CŒuvres* II, 556). (Philalèthe, p. 63)

Vous voyez maintenant [...] comment l'homme a chuté, et par conséquent, vous devinez par quels moyens il doit se relever. Il doit être uni à la lumière divine, de laquelle il fut séparé par sa désobéissance. Un éclair ou une teinture de la lumière doit venir, sinon il ne peut pas plus discerner les choses spirituellement que distinguer les couleurs naturellement sans la lumière du soleil. Cette lumière descend et s'unit à lui, par les mêmes moyens que son âme à l'origine. (Philalèthe, p. 64)

Nous devrions par conséquent prier continuellement pour que Dieu nous ouvre les yeux, afin que nous puissions voir comment employer ce talent qu'il nous a octroyé, mais qui gît pour le moment enfoui dans le sol et qui ne fructifie pas du tout. C'est à lui que nous devons être unis par « un contact essentiel », et alors nous connaîtrons toutes choses « manifestées face à face par une claire vision de la lumière divine ». (Philalèthe, pp. 66 et 67)

## XIX

Peu d'hommes méditent les changements du monde jusqu'au centre secret de la nature illuminante et illuminée. (MR, II, 13')

Le feu revêt toutes les formes, mais demeure fixe dans son intérieur. (MR, II, 34')

Les métamorphoses du monde enseignent le clairvoyant et le ramènent à la source universelle de la vie. (MR, II, 86')

Derrière les changements du monde, se meut la sainte Mère des hommes, et en elle repose le Père mystérieux. (MR, v, 56')

L'extérieur est multiple, apparent et illusoire. L'intérieur est unique, caché et réel. Le tout n'a pas de nom. (MR, vii, 55)

Les choses créées sont irréelles par rapport à Dieu, mais elles sont réelles entre elles, pendant le temps de leur apparition. (MR, ix, 4)

C'est dans ce sujet universel qu'ils ont trouvé la nature de tous les particuliers, et ceci nous est signifié par cette maxime : « *Que celui qui ne connaît pas Protée, aille à Pan* ». Ce Pan est leur chaos ou Mercure, qui explique Protée, à savoir les créatures particulières, communément appelées individus. Car Pan se transforme lui-même en Protée, c'est-à-dire en toutes variétés d'espèces, animales, végétales et minérales. Car c'est par la Nature Universelle ou Première Matière que toutes celles-ci furent faites, et Pan possède leurs propriétés en lui-même. C'est de là que Mercure est appelé l'Interprète ou l'Herméneute des inférieurs et des supérieurs, notion sous laquelle l'antique Orphée l'invoque : « *Écoute-moi, ô Mercure, toi, messenger de Jupiter et fils de Maia, toi l'herméneute de toutes choses* ». (Philalèthe, pp. 255 et 256)

## XX

Que sont même les livres saints comparés au mystère de vie qui subsiste dans le soleil et dans la terre ? Cependant, ils renferment la clef qui ouvre et qui ferme la source de l'abîme et le sceau qui ouvre le germe du Seigneur des mondes. (MR, ii, 54)

Le connaisseur conserve évidente et secrète la clef du ciel et de la terre. (MR, iv, 89')

Tout ce que nous demanderons à Dieu dans la douceur et dans la violence de l'amour nous sera accordé, car c'est la clef qui ouvre et qui ferme le trésor mystérieux de la vie. (MR, vi, 30')

La faux du temps sépare toute vérité, mais c'est le feu secret qui la met en évidence et qui la mûrit. (MR, iv, 59')

Celui qui possède le feu secret peut tout acquérir et tout renoncer sans dommage. (MR, v, 27')

[...] Je te dirai que l'aigle, c'est l'eau, car elle est volatile et elle s'envole dans les nuages comme un aigle, mais je ne parle pas de quelque eau vulgaire que ce soit. Le lion vert, c'est le corps, ou la terre magique, avec lequel vous devez couper les ailes de l'aigle, c'est-à-dire le fixer, afin qu'il ne puisse plus voler. Par ceci, nous entendons l'ouverture et la fermeture du chaos, et cela ne peut être fait sans notre clé adéquate, j'entends notre feu secret, en lequel consiste tout le mystère de la préparation. Notre feu donc est un feu naturel, il est vaporeux, subtil et perçant. Il est ce qui opère tout en tout ; si nous regardons les digestions physiques, il n'est rien au monde qui réponde à l'estomac et effectue ses effets si ce n'est cette unique chose. C'est une substance qui a une propriété solaire et donc sulfureuse. (Philalèthe, p. 376)

## XXI

Le plus grand parmi les hommes, c'est celui qui peut accorder l'enseignement de la nature avec celui des livres saints pour ne faire qu'une seule chose. (MR, III, 101)

Dieu est comme un trésor enfoui dans la terre que nous foulons aux pieds et comme un secret caché dans la pluie qui tombe sur nos têtes. (MR, v, 21')

Toute la création de Dieu peut participer au salut de Dieu par l'entremise des fils de Dieu. Ainsi les animaux, les végétaux les minéraux mêmes, peuvent être restitués dans la gloire et dans l'immortalité de l'Unique ; nul ne doit l'ignorer ni l'oublier. (MR, XXXVII, 55)

Que tout homme lise ces majestueuses et philosophiques remontrances entre Dieu et Job (*Job xxxviii à xli*), ou en un mot, qu'il relise les deux *Testaments*, et il trouvera – s'il lit attentivement – que l'Écriture, d'un bout à l'autre, utilise la Nature, et a en fait découvert des mystères naturels tels que l'on n'en trouve chez aucun des philosophes. Et ceci apparaîtra dans le discours suivant. Quant à moi, je ne crains pas de dire que la Nature est tellement l'affaire de l'Écriture que – pour moi – l'Esprit de Dieu en ces oracles sacrés semble se préoccuper non seulement de la restitution de l'homme en

particulier, mais même de la rédemption de la Nature en général. C'est pourquoi nous ne devons pas confiner cette restitution à notre propre espèce, à moins que nous n'y confinions aussi la corruption, ce que, indubitablement, nous ne pouvons faire. Car il est évident que la corruption ne s'est pas seulement emparée de l'homme, mais aussi du monde, à cause de l'homme (*Genèse III, 17*). S'il est donc vrai que l'homme a un Sauveur, il est vrai aussi que toute la création a le même Sauveur, Dieu ayant réconcilié toutes choses avec Lui-même en Jésus-Christ. Et s'il est vrai que nous recherchons la rédemption de notre corps et un homme nouveau, il est également vrai que nous recherchons un ciel nouveau et une terre nouvelle où réside la droiture. Car ce n'est pas l'homme seul qui doit être renouvelé à la restauration générale, mais aussi le monde en même temps que l'homme, selon ce qui est écrit : « *Voici que je fais toutes choses nouvelles* » (*Apocalypse XXI, 5*). Je ne dis pas ceci pour dénigrer l'homme ni pour l'apparier à toute autre créature, car je sais qu'il est le principal sujet de la restauration, comme il le fut lors de la chute, la corruption qui s'ensuivit dans les éléments n'étant qu'une chaîne que ce prisonnier traîne derrière lui. Mais je dis ceci pour montrer que Dieu se préoccupe de la restitution de la Nature en général, et non seulement de l'homme qui, bien qu'il en soit la partie la plus noble, n'est certes cependant qu'une petite partie de la Nature.

L'Écriture est-elle donc mal employée, beaucoup moins qu'avilie, lorsqu'elle est appliquée à l'objet du salut, à savoir la Nature, car c'est celle-ci que Dieu voudrait sauver et racheter des dépravations présentes auxquelles elle est sujette? En vérité, lorsque je lis l'Écriture, je n'y trouve rien d'autre que ce qui concerne la Nature et les choses naturelles. Car lorsqu'elle mentionne la régénération, l'illumination et la grâce ou tout autre don spirituel, elle le fait, non pas précisément, mais à destination de la Nature, car que signifie tout ceci, sinon une nouvelle influence de l'esprit, descendant de Dieu pour assister la Nature, et pour nous libérer de ces corruptions par lesquelles nous avons longtemps été opprimés? Je suppose que l'on ne niera pas que Dieu est plus métaphysique que n'importe quelle Écriture, et pourtant dans l'œuvre du salut, ce serait grande impiété que de séparer Dieu de la Nature, car alors Dieu n'aurait plus rien à sauver ni en vérité rien sur quoi œuvrer. Combien il est encore beaucoup plus absurde dans le ministère de la Nature de séparer l'Écriture de la Nature, car à qui, je t'en prie, l'Écriture s'adresse-t-elle? Et même, à qui le salut est-il administré si la Nature est enlevée? (Philalèthe, pp. 466 à 468)

On voit que ce mystère du Bélier n'est pas un enseignement séparé de la réalité des choses naturelles, sous lequel se cache un mystère

immense que nous devons nous efforcer de retrouver et de connaître, si nous voulons atteindre un jour le mystère de notre régénération. (E. d'Hooghvorst)

Le soleil et la lune nous éclairent, la pluie et la rosée nous arrosent, mais nul ne comprend la prodigieuse doctrine de Dieu qui suffit à tout. (MR, xxv, 4')

## XXII

La nature enseigne celui qui la regarde en face et qui l'explore jusqu'au fondement secret. (MR, I, 62')

Si nous sommes pusillanimes dans notre quête et si nous craignons d'examiner le fondement de toutes les choses créées, nous ne trouverons et nous ne goûterons jamais Dieu ici-bas. [...] (MR, XIX, 7')

Le feu n'est visible qu'au milieu du ciel. Il demeure caché dans le centre de la terre et dans l'eau moyenne. (MR, II, 36')

Le feu s'allie au feu pour durcir le sang de la terre. (MR, I, 11')

Qui peut différencier le feu du feu ? Qui peut manifester, incarner le soleil dans l'étoile du matin issue de la terre ténébreuse ? (MR, I, 18')

Le feu central mûrit la lumière céleste. (MR, III, 66')

Toutes choses sous le ciel naissent de ce qui se meut, et ce qui se meut de ce qui repose. (Lao T'Seu) (MR, XXII, hypographe)

[...] Nous affirmons que c'est le feu qui initie tout mouvement, et que c'est le mouvement qui initie la génération. Car si les éléments, ou parties de ce monde matériel, se trouvaient tous à l'intérieur de limites propres, une telle interruption ne produirait rien. Pour prévenir ceci, le Dieu Tout-Puissant a placé au cœur du monde, à savoir dans la terre, comme il l'a fait dans le cœur de toute autre créature, un feu vital, que Paracelse appelle l'Archée, et Sendivogius le Soleil Central. Ce feu – de peur qu'il ne consume son propre corps, la terre – il l'a recouvert d'une eau épaisse, huileuse, salée, que nous appelons la mer. Car l'eau de mer, comme nous l'avons expérimenté, sans parler de son sel, est pleine d'une graisse sulfureuse, volatile,

qui n'éteint pas le feu comme l'eau vulgaire, mais qui l'alimente. Nous voyons que les choses sont semblablement prévues dans le corps des animaux, dont la chaleur ou la vie est tempérée par une humidité sulfureuse salée – à savoir par le sang – et le sang est tempéré par la respiration, comme l'est la mer par le vent et l'air. Au-dessus de cet Archée ou feu central, Dieu a placé Son ciel, le soleil et les étoiles, tout comme Il a placé la tête et les yeux au-dessus du cœur. Car entre l'homme et le monde, l'accord qui règne n'est pas petit, car celui qui ne connaît pas l'un ne peut connaître l'autre. Nous pouvons aussi observer que le vent passe entre les feux inférieur et supérieur, c'est-à-dire entre le soleil central et le soleil céleste. Et en l'homme, la respiration a toute liberté et tout mouvement entre le cœur et les yeux, c'est-à-dire entre le feu et la lumière qui est en nous. Nous voyons, en outre, dans l'homme et dans le monde, une très égale correspondance des effets car, tout comme le sang, la mer a une constante pulsation ou agitation, les deux esprits étant en mouvement et œuvrant de la même manière dans leurs corps. (Philalèthe, pp. 478 et 479)

[...] Tant que la chaleur du soleil est présente, la chaleur de la terre se préoccupe plus de la chaleur du soleil que de son propre corps. Car, comme Sendivogius l'a bien écrit, « *les rayons se joignent aux rayons à la surface de la terre* ». C'est à la surface de la terre que les rayons des deux luminaires se rencontrent, et il y a une conspiration telle entre le feu et le feu, que le feu central – se libérant pour rencontrer le feu céleste – souffre une espèce d'extase, et ne fait pas très attention à son propre corps. Permettez-moi de m'exprimer ainsi, car il y a une telle affinité entre ces deux feux qu'ils préfèrent se joindre l'un à l'autre plutôt qu'à une troisième nature. Mais voilà qui ne peut être qu'en partie, et au moyen d'une influence, Dieu ayant confiné l'un au centre et l'autre à la circonférence. (Philalèthe, p. 480)

La Magnésie donc, comme Sendivogius l'a écrit, est engendrée l'hiver, et ce non sans raison, car c'est alors que la chaleur de la terre est la plus forte et la mieux à même de digérer l'aliment qui descend du ciel et de le concocter en un sperme visqueux. Mais pendant les saisons du printemps et de l'été, lorsque le soleil a chassé le gel et que les luminaires central et céleste ont – par leur mélange mutuel et convergence de rayons – relaxé et dilaté les pores de la terre, alors se fait une voie permettant au sperme de monter plus librement, qui en se sublimant et s'élevant est attiré et intercepté par le royaume végétal, dont il est l'aliment immédiat. (Philalèthe, p. 482)



XXIII

Le feu et l'eau purifient la terre, mais c'est Dieu qui l'anime à nouveau. (MR, I, 41')

L'eau et le feu purgent la création mixte jusqu'à l'étoile du renouvellement et jusqu'au soleil de l'achèvement. (MR, I, 45')

La nature produit tout par l'eau et par le feu.  
Le sage perfectionne le monde de la même manière. (MR, II, 70')

C'est donc l'eau qui dissout, et la vie suit la dissolution, car à peine le corps est-il ouvert que l'esprit y remue, percevant dans le dissolvant, ou eau de la rosée, un autre esprit, auquel il désire être uni. Cet esprit est l'air, enfermé dans la rosée ou eau, lequel air est appelé dans les livres du philosophe « l'eau de notre mer, l'eau de vie qui ne mouille pas les mains ». Mais qui croira qu'il y a une eau sèche cachée dans l'humidité ? Certainement peu, et c'est ce que nous dit Sendivogius à propos de certains sophistes de sa connaissance : « Ils ne veulent pas croire que l'eau soit dans notre mer, et pourtant, ils veulent être philosophes reconnus ». [...] Elle est appelée eau de vie, car cet air comprend en lui-même un feu, qui est la vie universelle, non encore spécifiée, et c'est pourquoi il s'accorde avec toutes les vies particulières et est bien disposé envers toutes espèces de créatures. Or le feu particulier spécifié ou vie du grain, qui est l'aimant végétal, attire à lui le feu universel, ou vie, qui est caché dans l'eau, et avec le feu il attire l'air, qui est le vêtement ou corps du feu, appelé par les platoniciens « chariot de l'âme » et parfois « nuage de feu descendant ». Ici donc est le fondement sur lequel est construit tout le mystère de l'augmentation et de la multiplication naturelle, car le corps du grain de blé est augmenté par l'aliment de l'air, non simple mais décomposé, lequel air est transporté dans l'eau et est une espèce de sel volatil doux. Le feu, ou la vie du grain, est fortifié par le feu universel, et ce feu est inclus dans l'air, comme l'air l'est dans l'eau. Et ici nous pouvons observer que ce n'est pas l'eau seule qui conduit à la génération ou à la régénération des choses, mais l'eau et le feu, c'est-à-dire l'eau et l'esprit, ou l'eau qui a la vie en elle. Et ceci, à condition d'être correctement compris, est un guide précieux vers la science de Dieu.

Pour conclure, la somme de tout ce que nous voudrions dire est ceci : les racines et les semences de tous les végétaux sont placées dans la terre, au milieu de cette fontaine de rosée, comme une lampe est placée au milieu de l'huile, et le feu ou vie de la semence attire à lui [...] le jus ou gomme de l'eau, tout comme le feu d'une lampe attire l'huile qui est autour de lui. Or, quand tout l'air est extrait de

l'eau, alors l'attraction cesse, et la concoction ou transmutation commence. [...]

Il ne reste maintenant rien, et il n'y a rien qui nous empêche de pouvoir conclure sûrement et infailliblement que la simple eau grossière ne nourrit rien, mais que c'est la gomme ou partie congelable en elle qui nourrit toutes choses. Car c'est le baume astral, et l'humide radical élémental qui, étant composé d'inférieurs et de supérieurs, est un restaurateur à la fois des esprits et des corps. C'est cet aliment vital général que Dieu lui-même fournit à toutes Ses créatures, et qui annuellement est produit et manifesté dans les éléments par l'opération invisible de Son Esprit qui œuvre en tout. Il a en lui toute l'anatomie du ciel et de la terre, dont le ventre est plein de lumière et de vie, et lorsqu'il entre dans les parties basses du monde, il les recouvre d'une certaine viridité, les fait éclore en fleurs et il nous offre quelque chose qui ressemble fort au Paradis que nous avons perdu. En un mot, ce n'est pas une confection humaine, mais une chose préparée par l'Esprit Divin ; elle n'est pas faite pour les végétaux seulement, mais aussi pour l'homme à qui Dieu l'a en un temps donné à manger. C'est ce que nous dit l'Écriture dans l'*Exode* (xvi, 13 - 15) : « *Le soir, on vit monter des cailles, qui couvrirent le camp, et le matin il y avait une couche de rosée autour du camp. Quand cette rosée fut dissipée, on aperçut à la surface du désert quelque chose de menu comme des grains, pareil au givre sur le sol. Les enfants d'Israël le virent, et ils se dirent les uns les autres : "Qu'est-ce que cela ?" Car ils ne savaient pas ce que c'était. Moïse leur dit : "C'est le pain que le Seigneur vous donne pour nourriture".* »

N'importe quel enfant sait que la rosée s'établit en gouttes rondes, et ici Moïse nous dit qu'une fois que l'humidité flegmatique est enlevée, la partie congélative – qui subsiste – est une petite chose ronde, car elle garde encore la forme de la goutte dans laquelle elle était cachée. Cette partie congélative est huileuse et fusible, et avec ceci l'Écriture aussi s'accorde, nous disant que « *lorsque le soleil faisait sentir ses ardeurs, le reste se liquéfiait* » (*Exode* xvi, 21). Elle est de plus d'une altération très facile et rapide, et par conséquent aisément transmutable ou convertibile en n'importe quelle forme, et c'est pour cette raison que Moïse ordonna au peuple de n'en pas laisser jusqu'au matin. « *Ils n'écouterent pas Moïse) et plusieurs d'entre eux – dit le texte – en gardèrent jusqu'au matin ; mais il s'y mit des vers et tout devin infect* » (*Exode* xvi, 20), d'où nous pouvons inférer qu'elle est jusqu'à un certain degré animale.

Nous voyons donc que l'Esprit de Dieu a toujours affaire avec l'eau, et que jusqu'en cette heure non seulement il se meut sur elle, mais aussi en elle. Je ne doute pas que ceci soit le fondement de cette question profonde que – parmi beaucoup d'autres – Dieu proposa à Job (*Job* xxxviii, 28) : « *La pluie a-t-elle un père ? Qui engendre les*

*gouttes de la rosée ?* » Il vaut la peine d'observer que les enfants d'Israël, lorsqu'ils virent cette chose – quoiqu'ils ne la connussent pas – se dirent : « *C'est la manne* ». Car qu'est-ce qui argumente en faveur de ceci sinon que la manne – comme le mot l'indique – était un don secret de Dieu, qu'ils ne connaissaient pas, mais dont ils avaient auparavant entendu parler par la tradition de leurs pères, et peut-être d'après une description telle qu'en donne Hermès dans la *Zaradi*, à savoir qu'elle « *monte de la terre vers le ciel* » et « *redescend du ciel vers la terre* ». Et c'est ce qui aurait pu les faire appeler cela manne, parce que cela descendait avec la rosée. Je ne doute pas que Moïse la connût bien, quoique le peuple vulgaire ne sût pas ce que c'était.  
(Philalèthe, pp. 501 à 505)

Dieu est comme un trésor enfoui dans la terre que nous foulons aux pieds et comme un secret caché dans la pluie qui tombe sur nos têtes.  
(*MR*, v, 21')

#### XXIV

La nature moyenne de l'homme ne lui permet pas de débrouiller le vrai du faux sans l'aide de Dieu.  
(*MR*, vii, 35)

L'ignorant parle de supprimer le mal, le sage se contente de le séparer et de le rejeter, afin de glorifier le bien sans entrave.  
(*MR*, viii, 18')

L'art sans la nature est impuissant, et la nature sans l'art est aveugle.  
Les deux réunis font la perfection de l'œuvre divine.  
(*MR*, xxxvii, 41')

Les magiciens donc, raisonnant en eux-mêmes, se demandant pourquoi la création moyenne était sujette à la corruption, conclurent que la cause et l'origine de cette maladie devaient se trouver dans le chaos lui-même, puisque cela même fut corrompu et maudit dès la chute de l'homme. Mais poussant plus loin leurs investigations, ils trouvèrent que la Nature dans ses générations ne faisait que cuire le chaos par une douce chaleur. Elle ne séparait pas les parties ni ne purifiait aucune d'elles par elle-même, mais les puretés et impuretés du sperme demeurant ensemble dans toutes ses productions, cet ennemi domestique, prévalant à la fin, occasionnait la mort du composé. Ils conclurent donc sagement qu'administrer la physique aux

végétaux, aux animaux ou au minéraux, était pure folie, car ceux-ci avaient également leurs propres impuretés et maladies, et requerraient un médicament pour les nettoyer. Sur cet avis, ils résolurent – Dieu étant sans nul doute leur guide – de pratiquer sur le chaos lui-même. Ils l’ouvrirent, le purifièrent, unirent ce qu’ils avaient auparavant séparé, et l’alimentèrent avec un feu double, épais et ténu, jusqu’à le porter à l’extrême immortel et à en faire un corps spirituel céleste. (Philalèthe, pp. 249 et 250)

XXV

Si vous avez trouvé l’unité de l’Unique, déchirez les pages du Livre et laissez-les s’envoler dans le vent en fredonnant une joyeuse chanson.

Sinon ne les quittez ni le jour ni la nuit jusqu’à ce qu’elles pénètrent votre entendement, et jusqu’à ce qu’elles vous mènent à la boue qui ne mouille et qui ne salit rien.

(MR, xxiii, 57 et 57’)

Le Cabaliste dit : « *Le Sanctuaire d’ici-bas se construit sur le modèle de celui d’en haut* ». Nous avons ici deux mondes, l’un visible, l’autre invisible, ainsi que deux Natures universelles, l’une visible, l’autre invisible, desquelles ces deux mondes ont procédé. La Nature universelle passive fut faite à l’image de la Nature universelle active, et la conformité de ces deux mondes ou Sanctuaires consiste en la conformité originelle de leurs principes. [...] Il y a un patient universel et [...] cette Nature passive fut créée par l’Agent Universel. Ce patient général est le caractère catholique immédiat de Dieu Lui-même dans Son unité et Sa trinité. En termes clairs, c’est cette substance que nous appelons communément la Première Matière. Mais en vérité, c’est en vain que nous connaissons cette notion de « Matière » si nous ne connaissons pas la chose elle-même à laquelle cette notion se rapporte. Nous devons la voir, la manipuler et, par démonstration oculaire expérimentale, en connaître les essences centrales invisibles et propriétés. Mais sur ces choses, écoutons le très excellent Capnion qui informe son Juif et son Épicure des deux natures catholiques, la matérielle et la spirituelle : « *L’une de ces natures – dit-il – est telle qu’elle peut être vue avec les yeux et sentie avec les mains, et elle est sujette à l’altération à presque chaque instant. Il vous faut pardonner – comme dit Apulée – cette étrange expression, car elle contribue à l’obscurité de la chose. Cette nature même – ne*

*pouvant se continuer en restant une et identique à elle-même – est néanmoins appréhendée par l'esprit sous cette qualification, plus exactement comme étant que comme n'étant pas, c'est-à-dire comme la chose elle-même est en vérité, c'est-à-dire changeante. L'autre nature, ou principe, des substances est incorruptible, immuable, constante, une et la même pour toujours, et toujours existante ».*

[...] Or cette nature changeante dont il parle, est la première substance visible tangible que Dieu ait faite. [...] C'est en vérité quelque chose comme le vif-argent vulgaire, mais d'une brillance transcendante céleste à laquelle rien ne ressemble sur terre. Cette fine substance est l'enfant des éléments, et c'est une très pure et douce Vierge, car rien n'a encore été engendré d'elle. Mais si à un moment quelconque, elle engendre, c'est par le feu de la Nature, car celui-là est son époux. [...]

Ils l'appellent leur Magnésie Catholique et le Sperme du Monde duquel toutes choses naturelles sont engendrées. Sa naissance, disent-ils, est singulière et miraculeuse, son teint est céleste et différent de celui de ses parents. Son corps aussi dans un certain sens est incorruptible, les éléments communs ne peuvent le détruire, il ne se mélangera pas non plus essentiellement avec eux. Dans sa forme ou figure extérieure, elle ressemble à une pierre, et pourtant elle n'est pas une pierre, car ils l'appellent leur Gomme Blanche et Eau de la Mer, Eau de Vie, Eau Très Pure et Bénie ; et pourtant ils ne veulent pas dire l'eau des nuages, ni l'eau de pluie, ni l'eau du puits, ni la rosée, mais une certaine eau salée, permanente, épaisse, qui est sèche et **qui ne mouille pas les mains, une eau boueuse**, visqueuse, engendrée de la graisse de la terre. Ils l'appellent aussi leur double Mercure et Azoth, engendré par les influences des deux globes, céleste et terrestre. De plus, ils affirment qu'elle est d'une nature telle que le feu ne peut la détruire, ce qui parmi toutes les autres descriptions est très vrai, car elle est feu elle-même, ayant en elle une portion du feu universel de la Nature et un esprit céleste secret, lequel esprit est animé et vivifié par Dieu Lui-même ; c'est pourquoi ils l'appellent aussi leur Pierre Très Bénie. Enfin, ils disent qu'elle est une nature moyenne entre l'épais et le ténu, ni entièrement terrestre, ni entièrement ignée, mais une humble substance aérienne que l'on trouve partout et à toute époque de l'année.

[...] Je dirai qu'elle est un véritable sel, mais extrêmement doux, quelque peu ténu et fluide, moins dur et moins épais que les sels vulgairement extraits, car elle n'est aucun de ceux-là, ni aucune espèce de sel que l'homme puisse faire. Elle est un sperme que la Nature elle-même tire des éléments sans l'aide de l'art. L'homme peut le trouver là où la Nature le laisse, car ce n'est pas l'office de celui-ci de faire le sperme ni de l'extraire. Il est déjà fait et ne demande qu'une matrice et la chaleur convenant à la génération.

Vous devriez maintenant considérer par vous-même l'endroit où la Nature laisse la semence, et beaucoup sont cependant si obtus qu'ils ne savent pas comment œuvrer quand on leur dit ce qu'ils doivent faire. Nous voyons dans les générations animales que le sperme ne se sépare pas des deux parents, mais qu'il reste avec la femelle, où il est rendu parfait. Dans le grand monde, bien que tous les éléments contribuent à la composition du sperme, celui-ci ne se sépare pas de tous les éléments, mais demeure avec la terre ou avec l'eau, quoique plus immédiatement avec l'une qu'avec l'autre.

(Philalèthe, pp. 226 à 231)

## XXVI

C'est tout de suite qu'il nous faut Dieu et son royaume, afin d'échapper au vertige de l'abîme ouvert dans ce monde.

(MR, XII, 46)

Si tu recherches une Magie plus élevée, tu devras d'abord être assisonné, aguerri, mais ici, mon dessein n'est pas de t'y conduire. Tu ne pourras jamais accéder aux mystères animaux et végétaux sans la connaissance du premier secret minéral, c'est-à-dire du Sel de la terre, qui est un Sel et qui n'est pas un sel, ni sans la connaissance de sa préparation. [...] Mais la raison est un obstacle pour certains dans leurs propres cheminements, et [...] ils ne croient pas que Dieu concède les secrets de la nature.

(Philalèthe, p. 181)

[Moïse] découvrit le minéral de l'homme, c'est-à-dire cette substance à partir de laquelle l'homme et toutes les créatures ont été faits. C'est la première matière des philosophes. Moïse l'appelait parfois Eau et parfois Terre. [...]

Les Philosophes l'appellent une Eau qui n'est pas une Eau, une Terre qui n'est pas une Terre. Pourquoi donc Moïse ne pourrait en parler comme eux, et eux comme Moïse? Ceci est la vraie *Terre de Damas*, *Aphar min Adamah* (*Genèse* II, 7), à partir de laquelle Dieu a créé l'homme.

(Philalèthe, pp. 188 et 189)

Géber, Morien et les autres Philosophes recommandent aux disciples de l'art de rechercher en eux-mêmes les racines minérales. C'est pourquoi ils disent : « Connaisant les principes de ta naissance, la semence ou matière première dont la pierre est composée ne te sera plus cachée désormais ». Cette locution semblera, certes, absurde à l'homme grossier et ignorant des arcanes naturels car il ne pourra imaginer dans son cerveau aucune similitude ni parenté que pour-

rait avoir la semence de l'homme, qui est animée, avec les corps, inanimés selon le dire de certains ignorants, des métaux et des pierres. Mais si je te faisais sortir avec Abraham de ta maison crasse et corporelle et si je t'amenais à contempler les astres spirituels reposant cachés en toutes choses, tu ne serais plus si réfractaire à notre sentence mais bien au contraire tu y pénétrerais des deux pieds.

[...] Ce principe interne n'est rien d'autre, au dire de Salomon, qu'une certaine matière invisible dont le globe terrestre a été fait ; ou bien, selon saint Jean l'évangéliste : « *Le Verbe par lequel toutes choses ont été faites et sans qui rien de ce qui existe n'a été fait* ».

[...] Ce Verbe de régénération est donc cette semence de la promesse ou ciel des Philosophes, brillant de tout l'éclat des astres lumineux. Abraham fut amené à le voir en contemplation.

[...] Le Sauveur du macrocosme : c'est le ciel des Philosophes ou Verbe de régénération ; il n'est qu'un seul répandu dans tout le monde, en toutes choses ; on le trouve dans les corps des animaux, des hommes, des brutes, des plantes, des arbres, des fruits, des métaux, des minéraux et des pierres.

Si donc tu as une fois connu cette chose unique et si tu la caches au plus secret, au plus intime de ton cœur, tu pourras la porter avec toi, secrète et en sûreté partout où tu iras, que tu veuilles aller par mer ou par terre, ou te faire un chemin à travers les rochers ou les feux.  
(« Tractatus aureus » dans *FP*, t. II, pp. 141 à 144)

Quel est l'intelligent qui plongera jusqu'aux racines de sa foi afin d'être affermi dans la révélation de Dieu ?  
(*MR*, XXXIII, 36')

## XXVII

Les prophètes nous ont parlé de la substance et de l'essence de Dieu, et nous épluchons leurs textes pour y découvrir l'histoire, la morale, la poésie ou la divination !

Ô stupide aveuglement des intelligents et des savants !

Ô médiocrité satisfaite des croyants !

N'adaptions pas les Écritures saintes à nos petites pensées, car tout ira mal à la fin pour nous. Plions plutôt nos désirs à la parole de Dieu afin de jouir de la protection et de l'aide du Tout-Puissant.

« Si nous nous accrochons aveuglément à nos opinions, comment Dieu pourra-t-il nous instruire dans la vie ? »

(*MR*, XIX, 1 et 1')

[...] Avant d'atteindre la vérité, nous sommes sujets à mille fantaisies, fictions et appréhensions que – à tort – nous supposons être la vérité elle-même et souvent proposons pour telle.

Cette région fantastique est le séminaire véritable et original de toutes les sectes et de leur dissensions. De là proviennent le sceptique désespéré, l'épicurien dissolu, le stoïque hypocrite et le péripatéticien athée ; de là aussi, leurs diatribes sur la Nature pour savoir si la Matière Première est le feu, l'air, la terre ou l'eau, ou un ramassis d'atomes imaginaires – tout ceci étant des suppositions fausses et des affabulations. Si nous considérons la religion et ses diversités, d'où hérésies et schismes actuels ont-ils procédé sinon des différentes appréhensions erronées des hommes ? En fait, tant que nous suivons nos propres fantaisies et que nous construisons sur des imaginations sans base et sans fondement, il nous faut nécessairement errer et tâtonner dans le noir tels des aveugles. Au contraire, si nous délimitons nos pensées et les examinons au moyen de l'expérience, nous sommes sur la voie de l'infailibilité, car nous faisons nôtre cette règle que Dieu a proposée pour nous diriger. C'est en vain qu'Il a fait la Nature si nous en restons à nos propres conceptions et n'utilisons pas ses principes. Ce serait une heureuse nécessité si nos pensées pouvaient ne pas dévier des voies de la Nature. Mais certainement, penser que nous pouvons trouver la vérité par simple réflexion, sans expérience, est une folie aussi grande que celle d'un homme qui fermerait les yeux pour ne pas voir le soleil et croirait alors qu'il peut voyager directement de Londres au Caire en s'imaginant être sur le bon chemin, sans l'assistance de la lumière. Non, personne n'entre dans l'École de la Magie sans errer d'abord dans la région des chimères, car les investigations que nous faisons avant d'atteindre les vérités expérimentales sont pour la plupart erronées. Toutefois, nous devrions être rationnels et patients dans nos études, et nous ne devrions pas les imposer et les plaquer impérieusement sur le monde avant que nous ne soyons capables de les vérifier. (Philalèthe, pp. 312 et 313)

## XXVIII

C'est en montant et en descendant que nous découvrirons le mouvement et le repos de Dieu. (MR, XI, 44')

L'eau monte de l'abîme de mort et descend du ciel de vie par la puissance de l'amour qui unit toute pureté en Dieu. (MR, IV, 92')



Il est surprenant d'observer l'unité d'esprit et de doctrine existant entre tous les fils de la sagesse. Cela prouve infailliblement qu'il y a un maître d'école universel présent en toute chair et dont les principes sont toujours constants, à savoir l'Esprit de Dieu. Les cabalistes sont d'accord avec les mages pour affirmer que l'homme, dans les mystères spirituels, est agent et patient. Voilà qui est clair : l'échelle de Jacob (*Genèse* XXVIII, 12 et sv.) est le plus grand mystère de la Cabale. Nous trouvons ici deux extrêmes, Jacob étant l'un au pied de l'échelle, Dieu étant l'autre à son sommet, répandant un certain influx secret de l'esprit sur Jacob qui symbolise ici l'homme en général. Les échelons de l'échelle représentent les natures moyennes, par lesquels Jacob s'est uni à Dieu, la nature inférieure unie à la nature supérieure. Quant aux anges dont il est dit qu'ils montent et descendent l'échelle, leur mouvement indique qu'ils n'étaient pas d'une hiérarchie supérieure, mais bien d'une certaine autre essence secrète, puisque d'abord ils montaient et ensuite ils descendaient. S'ils avaient été d'en haut, ils seraient d'abord descendu, ce qui est le contraire du texte. C'est à ceci, lecteur, que tu dois attacher ton étude.

Pour en revenir à Jacob, il est écrit qu'il s'était endormi. Il s'agit en fait d'un discours mystique, qui signifie la mort, cette mort que les cabalistes appellent *mors osculi*, ou *mort du baiser*, dont nous ne prononcerons pas une syllabe.

En résumé, l'*Arcano Theologiae* est d'accord avec nous pour dire qu'il n'y a aucune parole efficace en Magie, à moins qu'elle ne soit d'abord vivifiée par la Parole de Dieu. C'est ce qui est indiqué dans le *Shemhamphorash* des Hébreux, car ceux-ci ne croient pas que le nom des anges soit effectif s'il n'est pas uni à l'un des noms de Dieu, *Iah* ou *El*. Ils disent alors qu'en vertu et pouvoir de ces noms réunis, les anges peuvent agir. Nous en avons un exemple dans tous les noms composés, comme *Vehu-Iah*, *Elem-Iah*, *Jeli-El*, *Sita-El*.

(Philalèthe, pp. 193 et 194)

## XXIX

Le serviteur fugitif et méprisé qui nourrit mystérieusement le monde, est devenu le maître fidèle et très précieux qui nourrit en secret les élus de Dieu. Qui verra luire le verbe ? Qui palpera la lumière ? Qui goûtera le parfum ? Qui ? Qui ? Ô qui incarnera son Seigneur dans un cœur épuré ?  
(MR, XXI, 28')

[...] En son centre on voit la Hylé ou Première Matière, de laquelle le monde a été fait. Dans cette Hylé, dit Raymond Lulle, tous les éléments et tous les principes naturels – aussi bien les moyens que les extrêmes – furent mélangés potentiellement « *en une forme confuse d'eau* ». Et cet océan spermatique primitif remplit tout cet espace que nous attribuons aujourd'hui à l'air, car – dit-il – « *il s'étendait jusqu'au cercle lunaire* ». (Philalèthe, p. 476)

[Le monde] fut fait d'une semence – humidité ou eau séminale visqueuse. Mais cette semence – comme nous l'avons dit dans nos aphorismes – disparut lors de la création, car l'Esprit de Dieu qui se mouvait au-dessus d'elle la transforma et en fit le monde. Cependant, ce même monde produit maintenant et engendre de son corps une semence secondaire, qui est la même, en essence et en substance, que la semence générale primitive dont le monde fut fait. Et si quelqu'un demande quel usage la Nature fait de cette semence générale et pourquoi elle la produit, je réponds que ce n'est pas pour en faire un autre monde, mais pour maintenir ce monde avec laquelle il est déjà fait. Car Dieu Tout-Puissant a décrété que Ses créatures soient nourries de la même matière que celle dont elles furent formées, et en ceci est vérifiée cette maxime qui autrement serait très fausse : « *C'est par ces choses mêmes dont nous consistons que nous sommes aussi nourris* ». [...]

Il est même certain que ce dont nous nous nourrissons, ainsi que les animaux, provient entièrement de la même source, mais avant que cette nourriture ne nous arrive, elle est changée, car les animaux se nourrissent de choses particulières, mais les végétaux extraient ce sperme immédiatement sous sa forme céleste universelle. Cependant, je ne voudrais pas que ceci soit compris comme si cette semence ne servait qu'à nourrir, car beaucoup de choses en sont faites, en particulier la famille souterraine des minéraux et des métaux. Car cette chose n'est pas de l'eau, sinon à la vue, mais une humidité épaisse coagulable, ou un mélange de feu, d'air et de terre pure, il est vrai recouvert d'eau, et c'est pourquoi elle n'est vue et connue que par peu de gens. Chez les végétaux, elle apparaît souvent, car ils ne se nourrissent pas – comme certains le pensent – d'eau, mais de cette viscosité séminale qui est cachée dans l'eau. Ils attirent celle-ci à leurs racines, et de là, elle monte dans les branches ; mais parfois il advient qu'elle s'échappe par l'écorce où, en rencontrant l'air froid, elle subsiste et se congèle en gomme. Cette congélation n'est pas soudaine, mais requiert quelque temps, car si vous la trouvez tant qu'elle est fraîche, c'est une humidité excessivement subtile, quoique glutineuse, car elle se vrillera en fils ténus comme des cheveux, et si elle passe jusqu'aux branches, elle

prendra la forme en son temps d'une prune ou d'une cerise.  
(Philalèthe, pp. 473 à 475)

Le nombre sept qui compte ces troupeaux est une allusion à l'âme universelle, aux sept planètes tournant autour du monde et dont la lumière l'entretient. Le grand nombre de vaches et de brebis indique la multiplicité des astres et notamment, de la voie lactée... Le poète a donc voulu déguiser ici ce feu éthéréen, nourriture de ce bas monde, le prana des orientaux. C'est une pensée intelligente et ignée qui, comme Ulysse, cherche la terre où s'incarner. Les hommes en vivent sans lui offrir le logis où cette âme lumineuse, en prenant corps, nourrira l'âge d'or. Les ignorants n'ont cure de mûrir l'Art, ils ne rêvent que richesse pour combler leurs désirs vulgaires. Nourrissant cette vie basse et animale mariée à l'idée, ils dévorent la pensée vive sans la cuire sagement et ne devinent le mot dont ils n'épient que le cadavre. Ces ogres ne cuisent que leur caducité.  
[...] Hélas ! Rôtir n'est pas cuire! (FP, t. I, p. 94)

### XXX

Ceux qui cultivent la terre manquent souvent du principal aliment céleste qui est la bénédiction de Dieu. (MR, I, 34')

C'est la bénédiction de Dieu qui envoie l'eau de vie, et c'est son amour qui incarne le feu saint. (MR, IV, 37')

L'eau qui lave et qui donne la vie est un esprit très délié qui vient du ciel et qui se fixe dans la terre.	Le feu qui anime et qui mûrit est une âme très pure qui vient du soleil et qui unit le ciel et la terre.
---	--

(MR, I, 44 et 44')

La pluie rend la vie à la terre stérile, image de la résurrection. (Coran) (MR, I, épigraphe)

Observez ensuite que la teinture ou âme du Soufre ne peut être régénérée en son corps impur, mais qu'elle doit abandonner cette obscure carcasse terrestre, et revêtir un corps nouveau et purifié, avant d'être unie à la lumière du ciel. Ce nouveau corps est issu de l'eau, car c'est l'eau qui l'a fait descendre du ciel. Et il est certain que c'est avec l'eau et l'Esprit que nous devons tous être régénérés, ce qui a

fait affirmer à des théologiens savants que ce n'était pas l'élément de l'eau qui fut maudit, mais seulement celui de la terre. Je ne peux non plus ici omettre la doctrine de saint Jean, qui fait de l'eau l'un de ces trois témoins qui attestent de Dieu ici sur terre (*I Jean* V, 6 - 8) : « *C'est celui-là qui est venu par l'eau et le sang, Jésus-Christ, non pas avec l'eau seulement, mais avec l'eau et avec le sang; et c'est l'Esprit qui témoigne, parce que l'Esprit est la vérité. Car il y en a trois qui témoignent : l'Esprit, l'eau et le sang, et les trois ne font qu'un* ». Et tout à fait à propos, il y a ce discours de saint Paul, selon lequel Dieu, « *dans les générations passées, a laissé toutes les nations suivre leurs voies; pourtant il n'a pas manqué, dit-il, de se rendre témoignage par ses bienfaits, vous donnant du ciel pluies et saisons fertiles, comblant vos cœurs de nourriture et de gaieté* » (*Actes* XIV, 16 - 17). Ces bénédictions ou bienfaits qui descendent de Dieu ne sont pas une forme de paroles, comme les bénédictions des hommes. Elles sont tout esprit et toute essence, et leurs véhicules sont les substances naturelles visibles. Et ce sont les bénédictions que le patriarche a souhaitées à son fils : « *Que Dieu te donne de la rosée du ciel d'en haut et de la graisse de la terre d'en bas* » (*Genèse* XXVII, 28). Il n'ignorait pas ces bénédictions que le Dieu de la Nature avait encloses dans ces choses naturelles, et c'est pourquoi il dit au même endroit : « *Jacob s'approcha, et le baisa. Isaac sentit l'odeur de ses vêtements; puis il le bénit et dit : "Voici, l'odeur de mon fils est comme l'odeur d'un champ que l'Éternel a béni"* » (*Genèse* XXVII, 27). Et saint Paul dans son *Épître aux Hébreux* nous dit que « *lorsqu'une terre boit les fréquentes pluies qui lui arrivent et produit des plantes utiles à ceux pour qui on la cultive, elle reçoit de Dieu sa part de bénédiction. Mais si elle porte des épines et des chardons, elle est réprouvée et proche de la malédiction; et finalement on la brûle* » (*Hébreux* VI, 7 - 8). Pour expliquer ce qu'est cette bénédiction, nous nous souvenons avoir écrit ailleurs que l'eau a un double aspect, circonférenciel et central. À la circonférence, elle est crue, volatile et flegmatique, mais au centre elle est davantage concoctée ou cuite, visqueuse, aérienne et ignée. (Philalèthe, pp. 493 à 495)

FIN